

1935 - 2010, *75 ans d'histoire.*



1935-2010  
**75**  
ans  
Ville de Petite-Ile



1935-2010

**75**  
ans



Rédaction : Enis Rockel, guide conférencier

Conception et Réalisation : IMAZCOM // Impression : Scanner

Tirage : 4500 exemplaires



Guito Ramoune

« *Nous avons appris à travailler en même temps qu'on apprenait à marcher!* ».

Cette phrase magnifique a été prononcée avec force et conviction lors de l'exposition du 20 octobre 2010 en mairie qui a rassemblé les photographies de 40 personnes nées en 1935 ici dans notre commune. A elle seule, cette phrase caractérise toute la Petite Ile, et notamment l'ardeur au travail de ses habitants! Elle est en quelque sorte la marque de fabrique de nos anciens, qui se sont démenés à construire cette commune que nous aimons et qui nous est enviée par beaucoup pour son charme mais aussi son hospitalité bien marquée.

On ne passe pas à Petite Ile, on s'y rend!

Par cet ouvrage commémoratif des 75 ans de la création de notre commune, j'ai voulu vous emmener sur les traces de nos aînés, ceux qui ont construit la commune et qui nous ont laissé un si bel héritage. Des premières concessions, en passant par les périodes difficiles ou encore en retraçant l'histoire de quelques uns qui ont marqué la Petite-Ile, vous pourrez vous approprier l'histoire jeune d'un territoire dont nous avons tous, aujourd'hui, la charge de parfaire le développement.

Je veux remercier chaleureusement le conférencier Enis Rockel qui nous a gratifié de cet ouvrage ainsi que madame Hélène Savin, professeur retraité de l'Education Nationale. Remercier également les familles, qui par leurs contributions photographiques, nous ont permis la meilleure illustration de cet ouvrage « Spécial 75 ans ».

Et rendre bien évidemment un vibrant hommage à tous ceux qui ont façonné notre belle commune, dont l'histoire restera à jamais gravée dans les mémoires aujourd'hui ravivées de cette petite commune du sud de la Réunion dont le nom seul fait rêver.

Petite-Ile, un nom évocateur et poétique, une terre riche de valeurs et de ruralité.

Bon anniversaire à tous !



Petite-Île. Voilà un nom plutôt original, et même surprenant pour une ville ! C'est un nom qui attise la curiosité, qui cache une raison, qui demande une explication, qui raconte une histoire. Il n'a pas fallu le chercher longtemps, la bourgade qui s'est formée sur le relief juste en face de ce gros caillou distant de quelques dizaines de mètres seulement du rivage a été ainsi nommée très logiquement. Sur les terres vallonnées et fertiles, des hommes ont bâti leurs cabanes, planté leurs semences, vécu leurs amours, vaincu mille et une difficultés. Animés par la force des pionniers, ils n'ont jamais reculé devant les épreuves.

L'équipe Municipale a voulu rendre hommage aux personnes qui ont bâti la Commune, et chacun à sa manière, écrit son histoire. Ce sont soixante quinze ans de labeur, trois quarts de siècle vécus avec des larmes et des sourires. Un retour sur ce passé pas si lointain est un devoir de mémoire, et un prétexte pour rendre hommage aux familles qui ont porté la Petite-Île jusqu'au 21ème siècle à bout de bras, avec l'espoir de léguer à leurs enfants le confort qu'ils n'ont pas connu, une ville dynamique, prospère, où il fait bon vivre.

Superficie = 3.393 ha  
Habitants = Petits-Îlois  
Cours d'eau = la Ravine de l'Anse  
Population estimée en 2010 = 11.485 habitants

Le gouverneur Jacques de La Hure était un méchant homme. Ainsi a-t-il tout simplement fait fusiller Monsieur Véron, son adjoint, garde-magasin et deuxième personnage de l'île, pour lui avoir tenu tête au sujet de certaines décisions. Et comme cela ne suffisait pas à Monsieur de la Hure, le cadavre a été écartelé en place publique et exposé à Saint-Paul dans un endroit qui depuis, a gardé le nom de « Quartier Véron ».

Le gouverneur décide de déménager vers Saint-Denis en mai 1671, et dès qu'il s'y installe, bon nombre de Dionysiens commencent à désertir la ville pour échapper à ses griffes. On apprend par le journal du navire **Breton**, qui mouille en rade à la fin septembre 1671, que huit Français ne pouvant souffrir la tyrannie du gouverneur, **« ont fui dans les montagnes avec des Noirs qu'on appelle des Madagaches ».**

On voit bien que ce gouverneur n'a rien d'un ange : exécutions sommaires, expropriations arbitraires, défense absolue de chasser, défense de commercer librement avec les navires de passage et bien d'autres attitudes et ordonnances de mauvais goût. Les moindres gestes des colons doivent avoir son approbation. Des malades dans les navires au mouillage, tout près de leur salut, sont morts à cause de son intransigeance : il tardait trop à autoriser leur débarquement, ou l'embarquement de médicaments et vivres. Impossible de vivre dans des conditions pareilles !



## Les tout premiers Sudistes

---

Selon l'historien Gilles Crestien, trois habitants du Fort Saint-Denis, Antoine Cadet, un borgne qui exerce le métier de chandelier ; Jacques Fontaine, grand connaisseur des métiers du bois et Nicolas Rouloff, un Allemand de Hambourg, décident dès 1671 de quitter les contrées du Nord pour s'établir loin de là, le plus loin possible. C'est ainsi qu'ils se lancent dans une incroyable expédition par monts et par vaux en direction du Sud, dont on disait déjà le plus grand bien. Armés d'une volonté dont seuls les pionniers d'envergure peuvent se prévaloir, ils escaladent les contreforts du Cap-

Bernard, franchissent les caps vertigineux de la montagne et s'ensevelissent dans les précipices tortueux des rivières et des ravines. Au bout de plusieurs jours d'un bien long voyage à travers une nature aussi époustouflante que dangereuse, ils arrivent dans un lieu appelé Grands-Bois. Ce nom figure déjà sur une carte d'Etienne de Flacourt dessinée en 1653 ! Ils décident de dresser leur campement près d'un piton au bord d'un ravin où coule une eau pure et limpide. Ils dénomment dès 1672 la Ravine des Français, le Piton de Grand-Anse et la Petite île.



## Les premières concessions

---

La première concession au-delà de la Ravine des Avirons est celle que le gouverneur Antoine Boucher s'attribue à lui-même, le 5 mars 1719, à la Plaine du Gol. C'est l'ouverture des portes du Sud ! Le pays commence à être habité et mis en valeur. Puis, le gouverneur y place dès 1720, sur les ordres de Mathurin Le Tallec un poste de trente esclaves armés qui sert de corps de garde à la colonie nouvelle qui se forme (Pont Mathurin au Gol).

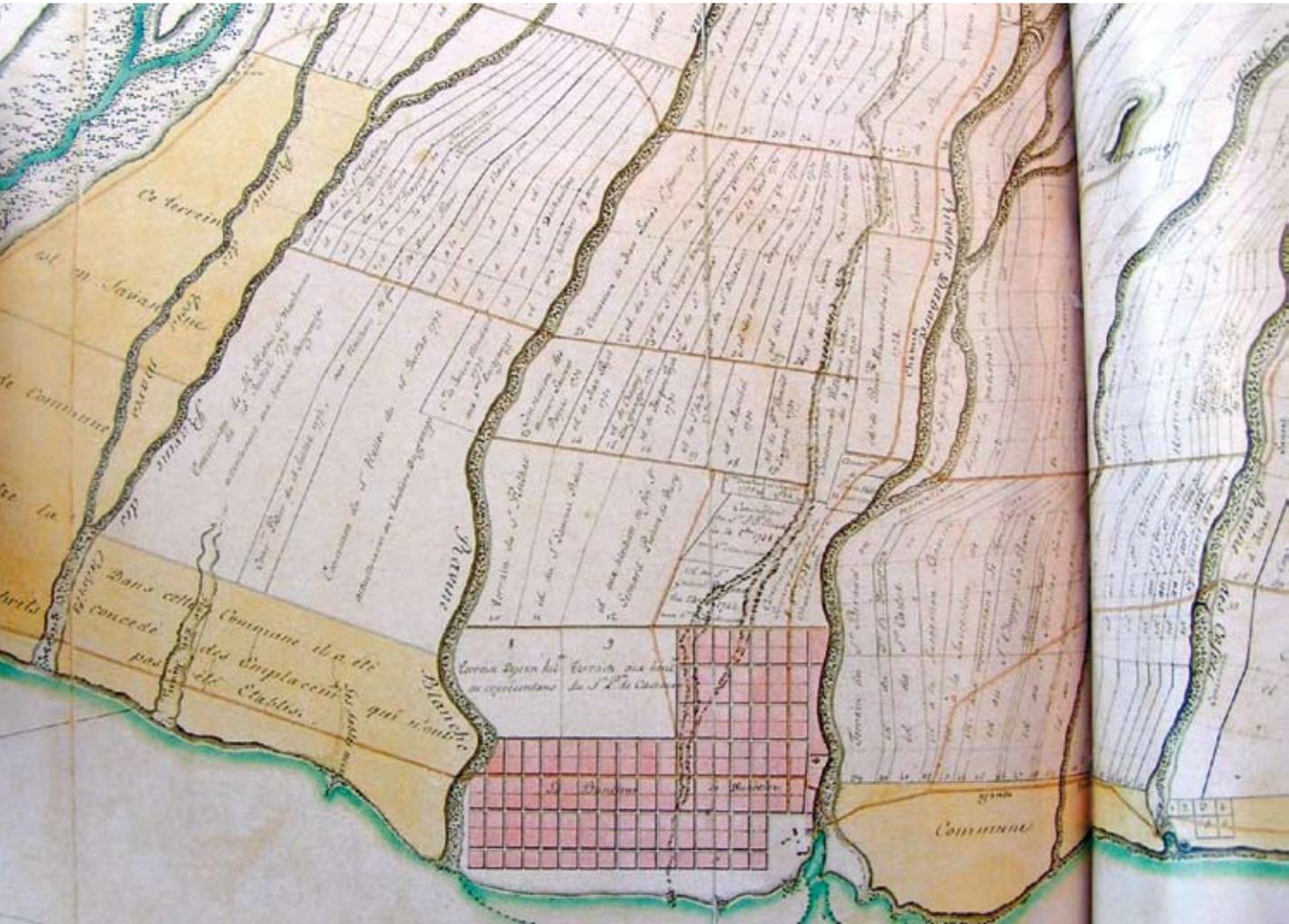
Avec Boucher un grand nombre de personnes veulent s'établir sur ces terres, notamment des enfants cadets de la noblesse française. Ces personnes-là, suivant une tradition ancestrale du vieux continent héritent de biens moins importants que leurs frères aînés. Lorsqu'on sait que la valeur des titres de noblesse est

directement proportionnée à celle des terres possédées, les concessions presque « données » à Bourbon intéressent beaucoup de monde, notamment ceux de cette catégorie-là. Une aubaine pour la Colonie, car ils arrivent avec de l'argent, avec de l'instruction et surtout avec des connaissances agricoles précieuses pour que les champs fertiles de Mahavel puissent en bénéficier.

Certaines concessions sont d'environ 1000 hectares alors que les autres n'en dépassent guère 50 en moyenne altitude, et 150 au-dessus de la ligne des 400 mètres. En 1727, du Rongouët le Toullec ouvre des lignes allant jusqu'à la Ravine des Cafres, puis jusqu'à l'Anse et la Ravine du Pont, puis encore jusqu'à Petite-île et Manapany. Pour

satisfaire toutes les demandes, un travail considérable est réalisé et finalement des lignes sont ouvertes jusqu'aux rivages de la Rivière des Remparts ! En cette année 1727, toute la région Sud est mesurée, défrichée et morcelée en plus de cent grandes concessions !

Les premières portions de terre concernant la région de Petite-Île sont attribuées entre octobre et décembre 1727. On trouve parmi les premiers habitants de cette région beaucoup de noms à particule, mais aussi de simples roturiers, et ceux-là, en plus grand nombre qu'ailleurs.



## Des créoles, des nobles et d'anciens pirates

Cela fait moins de dix ans que les terres du Sud se font éventrer par les pioches et les charrues. Sans doute quelques enfants sont déjà nés sur ces terres mais ceux qu'on appelle alors les « Sudistes » sont les nouveaux concessionnaires, des gens qui viennent en grande majorité d'ailleurs, notamment de France, et quelques-uns d'autres pays d'Europe. Parmi les premiers établis, se trouvent des représentants de la noblesse française : deux chevaliers, deux comtes, un baron et un marquis, mais ces messieurs-là résidents à Saint-Paul à une ou deux rares exceptions ne mettront jamais les pieds à Petite-Île. Les robes longues et amples, les chapeaux extravagants, les costumes trois pièces avec les revers des vestes bardés de médailles et de décorations, tout cela doit être affiché en société, tout cela doit être vu par le plus grand nombre sinon par tous ! Se terrorer dans un endroit aussi isolé que Petite-Île, dépourvu de toute mondanité, est incompatible avec le rang de ces gens-là. Ils confient donc leurs terres à des commandeurs

qui se chargent de les mettre en valeur. Il faut en effet se rendre compte que l'endroit est beau, charmant, mais totalement isolé de la civilisation : pas de routes, pas de ponts, pas d'église, pas de commerces et moins encore de lieux de divertissement.

En revanche, on dénombre malgré tout au début de l'histoire de Petite-Île, en 1727, une bonne dizaine de concessionnaires créoles : Guillaume Hoarau, Jacques Fontaine, François Morel, Henry Grimaud, Louis Payet, Antoine Bellon, François Nativel, François Rivière et Pierre Folio. Obtiennent aussi des terres à Petite-Île un ou deux Français ayant domicile à Sainte-Suzanne et à Saint-Denis ; tous les autres appartiennent à des familles ayant résidence à Saint-Paul. Une autre catégorie de pionniers relève des pirates, en particulier deux pirates repentis : Edouard Robert et Thomas Elgar ; on peut rajouter aussi deux créoles : Georges Noël et Pierre Folio, tous les deux fils de pirates également.



*Dame noble - Wertmuller*



*Drapeau de pirate*

## Qui sont les premiers concessionnaires ?

Guillaume Hoarau est l'un des tout premiers créoles à s'installer ; il reçoit dès novembre 1727 des mains du gouverneur Pierre Benoît Dumas le titre qui lui accorde 40 gaullettes entre la Ravine du Pont et celle de la Petite-Île, où il cultive notamment le café moka. Le loyer annuel est de 50 livres de riz blanc et 80 livres de café par arpent de terre défrichable, payable moitié à

Pâques et moitié à la Saint-Martin. Le maïs, le blé, les légumes, le café et la canne à sucre sont les principales cultures qui surgissent sur ces terres. On trouve aussi, pratiquement dans chaque habitation, une basse-cour et un petit élevage de porcs. Souvent les légumes sont plantés en intercalaire : maïs et blé, maïs et ambrevates, blé et embrevates, et ainsi de suite.



En 1735 on compte 35 habitations à Petite Île. On peut remarquer que la majorité des terres allouées aux nobles, se trouve entre la Ravine de l'Anse et la Ravine du Pont. Ainsi quelques noms apparaissent dans l'histoire uniquement dans cette période de distribution de concessions, comme celui du chevalier Paix de Beauregard par exemple. Ce monsieur, découragé par les difficultés de transport de ses produits jusqu'à Saint-Paul, car le magasin de la Rivière d'Abord n'existe pas encore, s'en ira de l'île au bout de trois ans, déçu par son administration. On peut imaginer ô combien était difficile en ces temps-là le transport jusqu'à Saint-Paul, sur un chemin cahoteux interminable, de sacs de maïs, de ballots d'embrevates ou de cochons, par exemple. Parfois le voyage se faisait sur deux jours, et il fallait passer une nuit sur le chemin !

Deux autres noms à particule qui surgissent parmi les premiers concessionnaires sont Etienne Joseph Courant de la Vergne, mais aussi Isaac de Lavergne. Ces deux « nobles » n'ont fait que passer dans l'histoire de cette époque : pas de mariage pour le premier, pas de descendance dans les archives pour les deux. Ils n'ont strictement rien à voir avec Carles de Lavergne qui sera maire de Petite-Île après la deuxième guerre mondiale. Car ce Carles de Lavergne est petit-fils de l'Aveyronnais Jean-Baptiste La Vergne, marié à Saint-Paul le 10 novembre 1846 à 28 ans à une jeune créole qui porte le même nom que lui, avec la particule en plus : Françoise Zulnie de La Vergne. Les enfants de cette union emprunteront la particule à leur mère et certains la transmettront aux générations futures.

Quant aux premiers Morel de Petite-Île, François le père et Louis le fils, ils s'adjugent des terres dans la partie des nobles ; pour mémoire, ils

sont originaires de la région de Calais. Louis sera Conseiller Garde-Magasin général et caissier de la Compagnie ; il décède le 19 avril 1745 à Saint-Denis.

Le comte Antoine Noël Thuault de Villarmoy est né à Châteaudun (Eure-et-Loir) paroisse de Saint-Lubin. Il arrive à Bourbon en novembre 1723, au moment où des concessions sont attribuées dans le Sud. Il obtient la sienne en 1727. Ce monsieur est commis de la Compagnie des Indes dès son arrivée en 1723 ; il sera par la suite garde-magasin de Saint-Denis, conseiller au Conseil Supérieur puis garde-magasin général en 1741. Il épouse Geneviève Léger (1701-1781) le 5 juin 1725 à Saint-Paul, et ils auront ensemble au moins 7 enfants. Il décède à Saint-Denis le 9 février 1741.

La famille Bellon est aussi présente sur le territoire de la future Petite-Île : Antoine, Catherine, Marguerite et Thérèse. Antoine Bellon est le troisième du nom ; son grand-père est l'un des fondateurs de Saint-Denis avec le gouverneur Regnault. Antoine est né le 9 août 1700 et mort à Petite-Île en 1746.

La famille Hoarau, Guillaume, Etienne et Laurent, est l'une des pionnières : Guillaume est né à Saint-Paul le 21 mai 1690, fils d'Etienne Hoarau et de Geneviève Dennemont. Son épouse est Marie Grondin. Etienne est l'aîné, Laurent est son demi-frère, fils d'Ursule Payet. Pour sa part, la concession de Monsieur Boisseau qui jouxte celle de Guillaume Hoarau, n'a jamais été mise en valeur. Alors, elle lui a été retirée pour être ré attribuée à Nicolas Morel.

Jean Charrier, qui laissera son nom au piton bien connu aujourd'hui est un employé de

la Compagnie ; très pris par son travail, il ne vient dans sa propriété que de temps en temps. Néanmoins ses terres sont tenues convenablement par un commandeur et par un bon groupe de Noirs. Quant au parisien Philippe Chassin, dit Saint-Maurice, on a des renseignements presque photographiques sur lui : sa taille est de 5 pieds, son visage est rond et un peu basané ; ses cheveux et ses sourcils sont noirs ; ses yeux roux. Un beau petit gars. Il est d'abord modeste soldat, puis devient employé de la Compagnie et avant de s'établir à Petite-Île, expéditionnaire des greffes à Saint-Paul. Son épouse est Marie Anne Robert. En 1727, il a 28 ans. Un autre parisien à venir s'installer dans les abords est Simon Gaudin. Marié à Marie-Jeanne Guérin, il arrive à Bourbon en 1723 avec son épouse et un fils. Simon meurt en 1733 et c'est son fils Jean-Louis, parisien de naissance, qui s'occupe du domaine.

Henry Grimaud est un créole, fils d'Henry Grimaud et de Marie Touchard, né le 27 juin 1698 à Saint-Paul. Son épouse est Julienne Guichard. Un autre créole est Georges Noël, né à Saint-Paul en 1711, fils de Georges Noël, horloger de Londres, et de la créole Catherine Royer. Son père est un ancien pirate du groupe de John Bowen arrivé dans l'île en 1704. Sa mère Catherine, une très jolie femme, tenait sa maison de Saint-Paul dans un ordre et une propreté admirables ! Georges est célibataire en 1735. Il se marie à Saint-Paul à une cousine, Thérèse Noël, en 1739 ; puis devenu veuf, il se remarie en 1751 à Marie Anne Rivière. Il est probable que ce créole-là ne soit venu à Petite Île que très rarement. Sa sœur Marie Anne Noël, épouse d'Isaac de la Vergne, y possède elle aussi un bon bout de terre.

Louis Payet est le fils cadet de Germain Payet et de Louise Robert ; il est né à Saint-Paul le 20 août 1703, dans une fratrie de 16 enfants ! Sa mère est fille de Julien Robert, originaire des Deux-Sèvres et arrivé dans l'île en avril 1671, avec l'escadre de Jacob de La Haye.

Mais le personnage haut en couleurs est bien Edouard Robert, dit Robin, ancien pirate anglais, vraisemblablement arrivé à Bourbon en 1704 avec le pirate John Bowen. Il est ami intime de Thomas Elgar, la piraterie étant leur lien commun. Son épouse est Marie Anne Bellon, fille d'Antoine, concessionnaire à Petite-Île. Il est l'oncle de Pierre Folio, dont la mère est sœur de son épouse. Pierre Folio vit aussi à Petite Île. Autant dire qu'ils s'y sont installés en famille ! En 1735, Edouard Robert est âgé d'environ 56 ans.

Un autre Pierre Folio, fils de Pierre Folio père et ancien pirate, et de Brigitte Bellon, a 24 ans en 1735 ; il est célibataire. Sa mère Brigitte a été accusée d'avoir supprimé son mari, disparu sur la plage de Saint-Paul dans la nuit du 17 au 18 mars 1714. On n'a jamais pu le prouver. Interdite de mariage, elle s'acoquine avec Alexis Laurent, dont elle a 3 enfants. Pierre est neveu d'Edouard Robert, qui est marié à la sœur de sa mère.

Jean Daniel est né en 1692 dans la paroisse d'Auray en Bretagne. Il arrive dans l'île en 1718. Veuf de Marie Anne Elgar (1729), il se remarie à Saint-Paul en 1730 à Françoise Charlotte du Coudray, veuve aussi. Jean Daniel est mort à Saint-Paul en 1773. Il a eu trois filles, deux du premier mariage et une du second, toutes nées à Saint-Paul. On peut penser que ses terres de Petite-Île étaient sûrement tenues par un commandeur.



Thomas Elgar, anglais de Londres, ami et compagnon de flibuste d'Edouard Robert, est aussi ancien pirate du groupe de John Bowen, de Nathaniel North et de Thomas White. Il aurait été déposé sur l'île en décembre 1706, par White. Il est marié à Raphaëlle Royer. Il est âgé d'environ 54 ans en 1735.

Jacques Fontaine est presque un enfant du pays ; il est le fils du pionnier de la Petite-Île, le menuisier qui a vécu quelques mois à Grand-Anse entre 1671 et 1672. Jacques est décédé quelques jours après avoir signé son acte de concession, à 62 ans. Il n'a pratiquement pas vécu à Petite-Île ; ce sont ses derniers fils, Gilles et Pierre notamment, qui s'occuperont de la concession. L'un de ses descendants fera partie de l'équipe municipale de Petite-Île dans les années 2000 !

Le marquis Adhémar de Grignan, certainement un descendant des Grignan, dans la Drôme provençale, dont le château date du 12ème siècle, à coup sûr n'a jamais mis les pieds sur ses terres.

Joseph Hoarau est encore bien jeune lorsqu'il obtient des terres à Petite-Île. Né à Saint-Paul en août 1715, marié à Saint-Pierre à Geneviève Fontaine en novembre 1756, Joseph décède à Saint-Joseph le 9 janvier 1792 à 77 ans. Son père est Etienne Hoarau ; sa mère, Barbe Payet, est connue pour avoir construit à Saint-Louis la chapelle du Rosaire en 1729, le plus ancien bâtiment catholique encore existant en 2010.

Jean Martin est arrivé de Saint-Malo en 1715, et s'est marié à Marianne Royer. Il a 42 ans en 1735. Tous leurs enfants naissent à Saint-Paul, ce qui laisse à penser que ses terres étaient

tenues par un commandeur.

Quant au mystérieux Paul Mascle, il est probablement le frère de l'Héraultais Louis Mascle, un habitant à Sainte-Suzanne.

Antoine Maunier, lui, est originaire du Var ; il arrive à Bourbon en 1714, ancien capitaine du quartier de Saint-Paul, il a sa concession en 1735. Comme beaucoup de Saint-Paulois, il s'est lui aussi intéressé aux terres du Sud, en propriété secondaire. Marié à Marie Gruchet, il en a 12 enfants nés à Saint-Paul, dont la petite dernière en 1738, ce qui laisse à penser qu'il n'a pas vécu à Petite Île.

François Nativel est un créole vétéran de Saint-Paul, né en cette ville en juillet 1679, marié à Radegonde Lauret ; ils ont six enfants. Ce sont sans doute ses enfants qui ont vécu sur la concession de Petite-Île. François Rivière est né à Saint-Paul le 27 mars 1699. Marié à Thérèse Mussard, il a 7 enfants ; puis veuf en 1729, il se remarie à Marie Grondin qui lui donne un dernier enfant. Installé dans le Sud, il meurt à Saint-Louis le 28 août 1772.

César Antoine Bonardo Mangarde, comte de Roburent est un capitaine d'infanterie originaire de Nice. Il a servi en Île-de-France. Son fils Joseph Amédée sera commandant du quartier de Saint-Paul en 1784. Lui et le Baron Traverse de Sainte Catherine ont eu des terres dans la région au début de son histoire, mais elles ont sans aucun doute été mises en valeur par des employés.

Jean-Baptiste Tardif n'a pas fait souche à Bourbon. Les Tardif réunionnais sont des descendants de Pierre-Jean Tardif, arrivé dans l'île en 1777.

## Les habitations se créolisent

Un recensement général est organisé en 1780. Maître Laurent Alexandre Lambert Fréon, membre du Conseil Supérieur et responsable du Tribunal terrier, se rend à Petite-Île en compagnie de l'arpenteur Jean-Baptiste Bank, du notaire Philippe Leclerc de Saint-Lubin et de maître Prosper de Greslan. Ces importants visiteurs laissent des descriptions remarquables sur un quartier essentiellement agricole ; ayant trouvé à Petite-Île trois ravines non encore baptisées, ils leur ont donné leurs propres noms : la Ravine Fréon, la Ravine Bank et la Ravine Greslan. Les Greslan sont originaires de Nantes, et le petit-fils de ce Greslan-là, Jean Baptiste Pierre Prosper de Greslan né en 1796, sera député de la Réunion de 1849 à 1852.

La fondation du quartier de Saint-Joseph en 1785 attire dans la région beaucoup de familles de l'Est, notamment de Saint-Benoît, mais ces nouveaux venus s'installent plutôt du côté du Baril et de Mare-Longue. La culture des épices devient un enjeu économique important et encourage les chefs de quartiers (on ne parlera de Maires qu'après 1790) à ouvrir et à améliorer les voies de communication, et l'écart de Petite-Île en bénéficie grandement.

En 1816, le recensement dénombre une population de 110 habitants à Petite-Île, ce qui est très peu, vu la fertilité des terres si stratégiquement situées, entre Saint-Joseph et Saint-Pierre. À ce moment-là, la majorité des Petits-Îlois sont des créoles venus de Saint-Joseph et de Saint-Louis. Un seul Indien est

recensé, un certain Marcier, arrivé du Bengale en 1815. En cette année-là, Petite-Île ne compte qu'un seul pêcheur possédant sa barque. Et une seule grande habitation est signalée, celle des Payet, avec 212 esclaves.

Avec le formidable développement agricole de cette région Sud, qui allait de Petite-Île jusqu'au Baril, le Maire de Saint-Joseph Peyre de Lescure trace en 1836 la nouvelle route Royale, qui, partant de Saint-Joseph, après le franchissement de la ravine Carrosse, suivait la côte vers Manapany pour remonter par celui qu'on appelle aujourd'hui improprement, le chemin des Anglais. Il fit tracer une ligne droite après le passage de la ravine, jusqu'à la source Lucas ; ce chemin contournait la falaise pour retrouver ensuite le pont en bois qui enjambe la ravine Manapany, reconstruit en 1837. Un pont existait à cet endroit bien avant la création de la commune de Saint-Joseph en 1785, de même pour la ravine du Pont, la bien nommée.

Monsieur Pierre Charles Guy de Ferrières est un ingénieur colonial avisé ; il se rend compte que cette région est prometteuse et dès 1853, obtient du maire de Saint-Joseph, Bourguine, un permis d'établir un pont débarcadère, des entrepôts, une maison et un four à chaux, à Manapany-les-Bains. L'année suivante, en 1854, alors que les travaux sont en cours, il succède à Adolphe Bourguine à la Mairie et son désir de faire prospérer davantage la région le pousse à construire une usine sucrière sur la rive droite de la ravine Manapany, par association avec Julien

*L'arpenteur du Roi qui est venu mesurer les terres de Petite-Île est, bel et bien, Jean-Baptiste Bank, et non « Bancks » comme beaucoup le pensent. Ce faisant, on le confond avec Sir Joseph Banks (1743-1820), qui n'est jamais venu à la Réunion. Ce Banks, botaniste amateur fortuné, a accompagné à ses frais le grand explorateur James Cook sur l'Endeavour, jusqu'en Australie de 1768 à 1771, lors de son premier voyage ; il n'a aucun lien avec La Réunion.*



Caprice Orré



Gabriel de Kerveguen



Four à Chaux de Grand-Anse

*Le chemin de fer n'existera que dans les rêves, même si les Sudistes, ont failli l'avoir pour de bon. En 1908, le projet est déposé et tous les habitants de Petite-Île et de Saint-Joseph ne parlent que de cela. En 1911 le gouverneur Rodier obtient l'autorisation d'un emprunt de 2.200.000 francs pour sa réalisation. Merveilleux, l'argent nécessaire est trouvé ! En 1913 un terrible cyclone vient contrarier l'évolution du projet, et tout de suite après, l'éclatement de la grande guerre le rangera définitivement dans le placard. C'en est fini pour le chemin de fer vers Petite-Île.*



*Comte Ch. Choppy  
Coll. privée Adam de Villiers*

*Petite-Île est une agglomération non planifiée ; elle n'est pas comme plusieurs villes réunionnaises qui ont fait objet d'études préalables avant leur fondation officielle. Les rues sont sinueuses et étant donné son relief particulier, elles sont presque toutes en pente. Les quartiers du littoral de Manapany avec son ancien débarcadère, et de Grand-Anse avec son ancien four à chaux, sa belle plage et son bassin de baignade, sont les attraits touristiques majeurs de la Commune. Le petit musée Varlope-Galère, véritable condensé historique de la ville et de la région, est un endroit particulier et surprenant.*

Gaultier de Rontaunay. Selon l'historien Jean-François Géraud, en 1828 un moulin à sucre équipé d'un alambic existe déjà à cet endroit. En 1865 cette usine est vendue aux frères Orré, Anicet, Louis-Jérôme et René. Elle prend alors le nom de « Caprice Orré ».

La crise du sucre perceptible dès la fin des années 1860 fait des dégâts considérables dans la région ; toutes les usines sucrières ferment et celle des Orré n'échappe pas à la crise. Seule, celle de Langevin appartenant aux puissants Kerveguen, résiste.

À partir de 1854, le petit port de Manapany enregistre un mouvement tout à fait convenable ; on y voit des chaloupes apporter des coraux de Grands-Bois et de Grand-Anse pour alimenter le four à chaux et souvent, ces chaloupes portent même des passagers. On y embarque surtout des ballots de sucre roux qui sentent fort la mélasse, mais aussi quelques productions agricoles telles des avocats et des letchis. Ce débarcadère est aussi utilisé par les habitants de Petite-Île, qui n'en avaient pas sur leur territoire. Il maintiendra une importante activité jusqu'à l'ouverture du chemin de fer, en 1885.

## Les souliers de Petite-Île

À la fin du 19<sup>ème</sup> siècle, en dehors des nombreux agriculteurs qui y font prospérer les terres, le hameau de Petite-Île compte un menuisier, un charpentier et deux cordonniers qui fabriquent artisanalement des chaussures et des souliers sur mesure. L'excellente qualité

Le 12 février 1889, l'héritier de « Caprice Orré », Léon Orré, obtient du gouvernement une autorisation pour édifier un four à chaux au lieu-dit « l'Anse », sur la commune de Saint-Pierre, autrement dit, à Grand-Anse à Petite-Île. Ce four à chaux à double foyer est une réalisation du dernier cri à l'époque, et il fournit les usines de Manapany les Bains, de Caprice Orré et de l'Anse. Profitant du chemin ouvert quelques années auparavant, ainsi que du pont qui enjambe la Ravine Manapany, les produits de ce four arrivaient également jusqu'à l'usine Kerveguen du Piton à Saint-Joseph.

Un autre personnage marquant de l'histoire de Petite-Île est Charles Augustin Choppy, qui hérite, entre autres, des terres et des moulins de Manapany et de l'Anse. Ses grands parents Furcy Choppy et Thérèse Constance Orré, sont parmi les pionniers de l'industrie du sucre dans la région. Le Domaine Choppy qui comprenait les terres de Manapany, de l'Anse, de Grands-Bois, de la Cafrine et de Terre Rouge, sera vendu en 1919 à la société de monsieur Georges Rougier Langane, qui la cédera en 1923 à la Société Anonyme de Grands-Bois, présidée par Anatole Hugo.

de leur ouvrage acquiert une renommée telle qu'ils sont dans l'incapacité d'honorer toutes les commandes ; alors ils font appel à un confrère de Saint-Pierre et à un autre de Saint-Joseph qui viennent à Petite-Île prendre les commandes, le dimanche, pour les livrer le dimanche d'après.

## Transport collectif en 1883

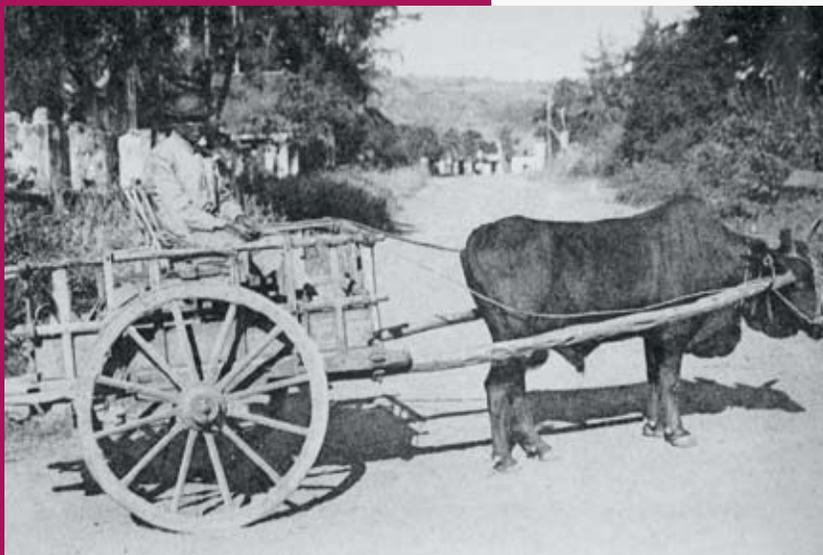
Les routes sont empierrées de pierres appelées « macadam » et calibrées par une espèce de caisse sans fond équipée de deux anses. Les employés de la voirie sont à pied d'œuvre en permanence pour les réparer, tant les charrettes avec de fines roues cerclées de métal délogent les pierres à chaque passage, creusant des sillons tout le long. Elles seront d'ailleurs interdites de circulation à partir de 1956.

À côté de la gare de Saint-Pierre, la carriole qui attend les passagers du chemin de fer en transit vers Petite-Île et Saint-Joseph a bien mauvaise mine. Les harnais ne sont pas cirés, les rênes sont rafistolées à plusieurs endroits et les moyeux des roues bien mal graissés ou pas graissés du tout. La voiture tractée par deux petits chevaux créoles n'a pas de place suffisante pour cinq passagers, mais on les embarque quand même, avec leurs bagages ! Dans les descentes de Petite-Île à Manapany, il faut faire des miracles pour que les bêtes tiennent le coup, car la carriole n'est équipée ni de reculoir, ni de frein !

Pauvres bêtes ! Le cocher n'arrête pas tout le long du parcours de faire claquer le « chabouk » au-dessus de leurs têtes et les petites cloches accrochées à leur cou retentissent jusqu'au fond des ravines. Au passage du bassin dix-huit, il valait mieux ne pas regarder sur les côtés, de crainte d'être impressionné par l'à-pic de la falaise !

Il n'y a pas de jour où deux ou trois arrêts imprévus ne s'imposent pour des réparations

fortuites : une roue tombée ou une pièce du harnais rompue. Heureusement à Saint-Joseph, il n'y a pas de correspondance vers d'autres endroits, c'est le terminus. L'heure d'arrivée n'est jamais sûre. Dans l'autre sens par contre, on pouvait presque toujours être certain que la carriole allait arriver après le départ du train pour Saint-Denis. Que de patience chez ces braves ancêtres !



Carte postale  
Coll. J. Ryckebusch



14 - Jacob Ethève 1858  
Coll. privée Fontaine Hilaire



Croix Glorieuse

## L'église

Les paroisses de la Petite-Île et celle de la Plaine des Palmistes sont des paroisses sœurs ; elles sont nées la même année, 1857, créées par l'évêque Amand René Maupoint. Il faut dire que cet homme de Dieu, à une époque où il n'y avait presque pas de routes et que son moyen de transport se résumait à une vieille mule appelée Batavia, en l'espace de 14 années d'un fécond épiscopat, n'a pas créé moins de 17 paroisses !

Dès 1857, on lance une souscription pour la construction d'une église et quelques mois plus tard seulement, une modeste chapelle dédiée à Saint Jean-Baptiste est érigée en haut de la ville ; le curé Simon en est le premier pasteur. C'est Jacob Ethève qui donne le terrain pour la construction de l'église, et le chantier est mené grâce à la générosité de tous. En même temps, le cimetière du Piton Noël est officiellement ouvert. L'année suivante, 1858, un cyclone impitoyable ravage la modeste bâtisse ; le curé Simon en est affligé. Il faut tout recommencer à zéro ! Ce n'est que près de cinq ans plus tard,

en 1863, que les travaux de construction de la nouvelle église commencent. Il faut souligner la solidarité de tous les paroissiens, ainsi que celle des usiniers des Domaines Choppy, qui ont été très généreux. En 1893, un autre malheureux cyclone met l'église à genoux, et les Petite-Îlois devront aller prier presque à l'air libre durant une dizaine d'années, puisqu'en 1893 seulement l'église sera restaurée. C'est le père Franc Rivière qui lui donnera l'aspect actuel.

Quelques curés ont laissé des souvenirs bien vivants dans la population, le père Franck Rivière par exemple, qui en plus de son travail de curé était un entrepreneur en tous genres. Beaucoup de jeunes paroissiens ont appris à souder, à travailler le bois et à labourer les champs avec lui. Il avait des champs de maïs, il élevait des cochons et se trouvait toujours du temps pour aller visiter les familles nécessiteuses. C'est lui et ses ouvriers bénis qui ont construit le clocher, la salle d'œuvres et la charpente de la nouvelle église.

## La Sainte Croix

À Petite-Île on raconte que bien avant la création de la paroisse en 1857, un visiteur a découvert au creux d'une grotte, là-haut sur le Piton Noël, une petite croix de bois d'aspect très ancien, supposée miraculeuse. La nouvelle de cette découverte fait vite le tour de l'île et de nombreuses personnes se rendent déjà sur le site, de façon non organisée, pour invoquer les bienfaits de la Sainte Croix.

encore célébrée à la Réunion. Pour cette raison, rapporte le Père Georges Franc dans une lettre adressée le 21 octobre 1927 à Mgr de Beaumont, le Père Jean-Baptiste Simon, premier curé de Petite-Île, a l'idée d'aménager le site et d'organiser comme il se doit le pèlerinage du Calvaire. Malade, il ne peut pas mener à terme son entreprise. Il n'est resté en cette église qu'une seule année, de 1857 à 1858.

Cette importante fête liturgique n'était pas

Son successeur, le Père Jules-Louis Blanc,

reprend le projet dès son arrivée, et fait ouvrir un chemin menant vers la colline, le Piton Noël, dont le sommet est distant d'environ 400 mètres de l'église ; l'on y édifie un calvaire surmonté de la croix glorieuse. Le Père Blanc, aidé par une poignée de fidèles met aussi en place les 14 stations et inaugure officiellement le pèlerinage. Nous sommes en 1858.

Près d'une cinquantaine d'années plus tard, le site a besoin de quelques travaux et il revient au Père Antoine-Victor Jules Louvrier, vers 1904 ou 1905, de les mener à bien et d'aménager au niveau de la dernière station, des murs et une toiture pour abriter la grotte.

Vers 1912, ce pèlerinage gagne de l'intérêt et devient davantage populaire. Dans une époque mondialement trouble, la guerre n'étant pas loin, et dans un contexte social précaire, la population est avide d'une vie meilleure et s'adonne volontiers à toutes sortes de croyances, même les plus absurdes. Il leur faut des croyances auxquelles se raccrocher. Le curé d'alors, le Père Puren leur en donne. Il relance le pèlerinage du Calvaire de manière formidable, et le nouvel élan spirituel qu'il lui confère le transforme en un très grand succès !

Au début du 21ème siècle, la ferveur populaire de ce pèlerinage n'a pas pris la moindre ride ; bien au contraire, elle se bonifie au fil des ans. Ce sont des milliers et des milliers de fidèles qui y accourent de toute l'île, chaque 14 septembre, pour passer ensemble des moments inoubliables de recueillement dans un site qui se prête à merveille à la prière et à la méditation. Depuis la veille au soir, un chemin de croix aux flambeaux part de l'église Saint-Jean l'Évangéliste et se dirige vers le Calvaire.

Le spectacle est surréaliste, car il se joue sans spectateurs : en l'occurrence tous sont acteurs, même ceux qui ne sont là que pour regarder. Chaque individu est, malgré lui, intégré dans cette singulière manifestation. Des centaines de lumières scintillantes serpentent le sentier au son des cantiques et des prières ; les décors ainsi créés relèvent du divin et favorisent l'élévation du corps autant que de l'esprit.

Les Petite-Îlois n'en perdent pas pour autant le goût festif. La kermesse est soigneusement mise en place au bas du sentier : les manèges, les carrousels, les restaurants de fortune et tous les autres divertissements attendent depuis la veille. Dans les familles, on met les petits plats dans les grands ; on reçoit les proches ; on accueille les amis dont certains qu'on n'a pas vus depuis longtemps. Voilà l'autre face du pèlerinage du Calvaire de Petite-Île : la fraternisation, les rencontres chaleureuses entre les gens.

Le Père Franck Rivière, dans les années 1950–1960, refait complètement le site et relance cette fête liturgique en lui redonnant un sens plus profond. À partir de là, le pèlerinage de Petite-Île, ou pèlerinage du Calvaire, revêt une importance spirituelle toute particulière dans le cœur des fidèles.

L'église de Sainte-Agathe, à la Plaine des Palmistes, célèbre aussi la Croix glorieuse. C'est le Père Fernand Coupy qui l'a créée avec l'aide de la municipalité en 1976. Le parcours fleuri qui mène vers le Piton Calvaire est très beau. Le pèlerinage a lieu, soit le dimanche avant le 14 septembre, soit le dimanche d'après pour ne pas coïncider avec celui de Petite-Île. Sa fréquentation est cependant supérieure à celle du Sud, à cause de l'apport du Renouveau.



Eglise de Petite Île



17 - Père Franck Rivière - Arch. Evêché

#### LISTE DES CURES DE PETITE ÎLE

- SIMON Jean-Baptiste 1857
- EYMARD Pierre août 1858
- LE LIBOUX Joseph 1er février 1879
- PERRIN Toussaint 13 octobre 1879
- REY Hippolyte 10 juin 1890
- ZINS Antoine 22 février 1892
- MOUNIER Jean 25 juin 1892
- LOUVRIER Victor 1904 – 1908
- MAITRE Maurice 1908 – 1912
- JOUHANNO Eugène 1912
- PUREN Albert 1912 – 1922
- FRANC Georges 1922 – 1930
- DOUCE Paul 1930 – 1951
- RIVIERE Franck 1951 – 1967
- NOEL René 1967 – 1970
- HOAREAU Pierre 1970 – 2000
- HOAREAU Jean 2000 –



## Une ville dans la campagne

À la fin du 19<sup>ème</sup> siècle, Georges Gonthier dit Kic, cultive dans sa petite propriété des hauts de la Petite-Île brèdes, salades, légumes, maïs, tabac, géranium, vétiver, oignon et ail aussi. Les grains sont séchés dans le « far-far » où sont aussi suspendus les aulx et les oignons en bottes. Dans la cour se trouve « l'enclos », une clôture à l'ancienne, montée en pierres sèches qui délimitent des espaces à l'intérieur desquels on élève deux ou trois cochons noirs et quelques poulets ; tous prennent refuge dans le « parc zanimo », une petite bâtisse en bois couverte de paille de lataniers. Kic possède également une vache qui produit du lait pour toute la famille. Pour les saillies, il s'arrange avec des propriétaires possesseurs d'un taureau. Entre agriculteurs,

surtout à cette époque-là, on s'entraide généreusement.

La production agricole du quartier de la Petite-Île est un peu autarcique en cette fin du 19<sup>ème</sup> siècle, car principalement destinée aux besoins de la famille ; rares sont ceux qui descendent en charrette jusqu'au marché de nuit de Saint-Pierre pour vendre leur surplus sous le chapiteau du marché couvert. Les cultures maraîchères et vivrières se trouvent majoritairement dans les Hauts, à Piton Goyave, à la Ravine du Pont et au Domaine du Relais notamment. Ces plantations ne se retrouveront dans les parties littorales que lorsqu'un réseau d'irrigation sera mis en place, à partir des années 1980.



## L'ail de Petite-Île

Suite à la création de la Commune en 1935, toutes les forces vives s'impliquent fortement dans le développement de la ville et l'agriculture qui représente presque cent pour cent de ses ressources, en bénéficie grandement. Dans les années 1970 par exemple, la production d'ail atteint les 100 tonnes ! Entre temps, des tracteurs apparaissent dans les champs et les charrues remplacent les pioches ; on change aussi

le système de séchage. Désormais on ne le fait plus dans des far-fars exigus et souvent enfumés, mais dans des hangars spacieux et ventilés. On cultive aussi un petit peu d'oignon, mais Petite-Île est le vrai pays de l'ail ; celui de l'oignon se trouve dans la ville voisine de Saint-Joseph.

Aïe, aïe ! Voilà qu'arrive la maladie de l'ail ! Dans les années 1980, la maladie de la pourriture



La belle et la botte

blanche surgit à un bien mauvais moment. C'est un champignon qui s'attaque aux racines de la plante et qui ruine des mois et des mois de travail. Une catastrophe ! C'est bien connu, le métier d'agriculteur n'est pas de tout repos. Et comme un malheur n'arrive jamais seul, le manque d'ail se faisant sentir sur les étals

des distributeurs, le marché réagit et se tourne vers l'importation. Il ne manque plus que cela ! Mais l'homme de la terre ne baisse pas la tête ; il se lève tôt, remet son chapeau, reprend ses outils et repart aux champs d'ail. En 2010, en dépit d'une importation toujours présente, la production d'ail atteint les 170 tonnes !



*Champ d'ail à la Petite-Île*

## La création de la Commune

C'est sous le mandat du maire Saint-Pierrois François Isautier (1888 – 1900) que la Commune de Petite-Île est créée. Depuis le 26 février 1891 un poste d'adjoint spécial a déjà été mis en place pour subvenir aux besoins administratifs des habitants de l'Anse et de Petite-Île. Lors de la séance du conseil municipal de Saint-Pierre du 21 novembre 1891, une demande est déposée par Frédéric Barrabé pour acheter aux héritiers Leveneur un immeuble destiné à devenir la Mairie. Ce bureau est inauguré le 4 février 1893 et le représentant de l'état civil est Alexandre Payet. L'arrondissement de Petite-Île est officiellement détaché de celui de Saint-Pierre par la loi du 2 mars 1935.

Lors des festivités de la création de la Commune une partie de ses 3000 habitants est aux premières loges devant le bureau de monsieur Achille Bénard, jusqu'alors délégué spécial de Petite-Île auprès du conseil municipal de Saint-Pierre. La modeste bâtisse est désormais devenue mairie, son premier occupant et premier maire étant le docteur Paul Arnaud.

L'un des fils d'Emile Folio, Antonin, avait « 14 métiers et 16 misères » comme on disait à l'époque. Pour mémoire, il descend du pionnier de 1727, Pierre Folio. Son père Emile, comme petit agriculteur, a labouré les terres héritées de ses ancêtres, à mi-hauteur des pentes Petite-Îloises. Les temps étant durs, le travail était obligatoire pour tout le monde, grands et petits. Tous les enfants d'Emile s'impliquent avec détermination au labeur de la terre et participent activement, à leur manière, au développement du quartier. Mais Antonin, comme agriculteur bien sûr, est aussi charroyeur d'eau, secrétaire de mairie et arpenteur assermenté (ou juré). Faute d'arpenteurs officiels pour régulariser un nombre important de propriétés dans les années 1900, les notaires font appel à lui. Antonin s'acquitte consciencieusement de ce minutieux travail. Antonin a les fonctions de premier adjoint à la mairie. Lorsque le maire, le docteur Arnaud, est mobilisé pour la deuxième guerre, Antonin Folio devient maire pour un laps de temps, jusqu'à ce que les délégations spéciales soient mises en place par le nouveau gouvernement de l'île.



*Dr François Isautier  
Arch. Mun. St Pierre*



*Famille d'Antonin Folio  
Coll. privée Raphael Folio*

## Les dures années



*L'eau à la source - Photo Blay*

Les enfants se lèvent tôt et leur première tâche est celle d'aller chercher de l'eau à la fontaine ou à la citerne municipale. Chacun prend un ustensile, un fer blanc, une grosse dame-jeanne ou un vieux broc en plastique. Ils sont plusieurs devant le robinet, dix, quinze, vingt, selon l'heure d'arrivée, et ainsi une queue se forme naturellement. Tous les jours, des petits malins essaient de « voler » leur tour, ce qui provoque inévitablement des bagarres acharnées ; la journée est longue et tous veulent s'acquitter de leur obligation le plus tôt possible. Parfois des adultes arrivent et s'imposent ; ils passent devant, et les enfants ne peuvent que ravalier leur rage. Quand leur ustensile est enfin rempli, pour éviter que le balancement de leur marche ne leur fasse perdre trop de précieux liquide sur le parcours, et pour que l'eau ne mouille pas ses porteurs, ceux-ci couvrent les récipients avec des feuilles de bambou de préférence, mais aussi avec des feuilles de bananier et même de goyavier.



*Carri au feu de bois*

De retour à la maison, ils avalent rapidement un « petit dèj » : riz ou maïs chauffé, ou simplement maïs avec un peu de piment, manioc ou quelques patates cuites à la vapeur, et c'est tout ! Et en route pour l'école, nu-pieds. À l'époque, même les enfants des familles aisées n'avaient pas de chaussures. La première école de Petite-Île se trouvait juste en haut de la boutique Ah-Sou, en ville, et les cours commençaient à 8 heures. Des enseignants tels Francisque Dorseuil, Jules Gonthier ou Emile Payet, par leur inexorable patience et par leur grande gentillesse, sont des exemples marquants, en tout cas inoubliables, pour presque tous leurs élèves. En ces années héroïques, il n'y avait pas de cantine scolaire ; alors les enfants apportaient avec eux un casse-croûte,



*Bouc de Petite-île*

qui le plus souvent était un prolongement du petit déjeuner, avec quelques morceaux de pomme de terre ou de manioc cuit.

À onze heures on revenait à la maison lorsqu'elle n'était pas trop éloignée, pour le déjeuner. Les enfants Nativel par exemple, qui marchaient neuf kilomètres pour se rendre à l'école y restaient le midi. Le repas de mi-journée était à nouveau constitué de maïs ou de riz, de bouillon de brèdes, pois, parfois agrémenté de morue (à l'époque, un mets bon marché), de sardines ou de pilchar en conserve. Le bon carri volaille était réservé aux dimanches. Exceptionnellement, lorsqu'on avait tué un cochon dont tout le voisinage en profitait, on avait droit à un bon « carri patte cochon ». Le soir, le dîner consistait le plus souvent à manger le reste du midi, augmenté de quelques friandises lorsque cela était possible, un beignet de banane par exemple.

À quatre heures c'était la débandade, tout le monde rentrait en courant à la maison et en arrivant, il fallait tout de suite aller chercher les herbes pour les animaux, qui pour la vache, qui pour les cabris, qui pour les lapins. Une fois cette corvée accomplie, alors on s'occupait des leçons. Et les maîtres étaient intraitables là-dessus. Le soir, certaines familles, pas toutes, « savonnaient » les enfants, c'est-à-dire les faisaient se laver avant d'aller au lit. Et là, pénurie d'eau obligeant, on récupérait celle que la maman avait utilisée pour laver le riz ou le maïs, pour se laver les pieds, dans l'ordre hiérarchique des aînés aux benjamins. On imagine combien le 13ème ou le 14ème enfant prenait son pied lorsqu'il mettait ses orteils à mariner dans ce jus ! La couleur de l'eau lorsque le 13ème ou le 14ème enfant fermait la marche !

## L'hygiène, un problème

L'hygiène laissait beaucoup à désirer. La plupart des enfants attrapaient dans la poussière les fameuses « puces blanches » ou les « chiques » qui se logeaient le plus souvent au niveau des talons. Cela provoquait de grosses démangeaisons ! Certains enfants avaient même du mal à marcher tellement leurs pieds en étaient couverts ! Il fallait les enlever une à une avec une épingle, ce qui était loin d'être une partie de plaisir. Les maux de ventre aussi étaient récurrents ; il faut dire qu'on ne lavait jamais les fruits, les légumes ou les céréales qu'on mangeait. Il n'y avait pas de docteur à Petite-Île, c'est le docteur Henri Roussel de Saint-Pierre qui venait une fois par semaine soigner les « pauvres gens » à la mairie, et chaque fois il y avait foule, et tous les malades ne pouvaient pas être consultés. Le docteur Archambault aussi a rempli cette mission en son temps. Il n'y avait pas d'infirmier non plus ; c'est monsieur Marcel Bénard qui, bénévolement, soignait les foulures, perçait les furoncles et faisait les piqûres.

Il faut attendre 1958 pour que le docteur André ouvre à Petite-Île un premier centre médical, avec une salle d'accouchement et une petite pharmacie. Il faut ajouter que l'épouse du docteur André est infirmière de toutes les écoles qui se trouvent entre Saint-Pierre et Saint-Philippe. À l'époque, à part le camion de Laurida Payet qui circule dans la



ville depuis sa création, la 2 cv du docteur est pratiquement le seul véhicule à moteur à circuler en ville.

Les familles qui avaient la chance d'avoir une vache, s'arrangeaient avec des voisins qui en possédaient aussi une, pour qu'elles n'aient pas leur veau en même temps, de façon que les enfants aient du lait tout le temps (on échelonnait les vélages en gros tous les trois mois). La matrone qui a probablement le plus œuvré dans la Commune, est Mme Nonome qui, selon les souvenirs et les calculs des anciens, a assisté au moins à 7000 accouchements !



*Dr Henry Roussel 1904  
Coll. privée Arlette Roussel*



Jacky Huet planteur à Petite Île

## Le vétiver

Jacky Huet est encore jeune quand il assiste aux festivités de la création de la commune en 1935, mais c'est déjà un vieil habitué de la terre. Dans les années 1950, il se lance dans la culture du géranium et presque en même temps, dans celle du vétiver. Qu'ils sont velus ses champs de vétiver ! Lorsque le vent les caresse délicatement, leur ondoisement rivalise avec celui des vagues de la mer toute proche ! La culture du vétiver demande peu de soins et peut rapporter trois à quatre fois plus que celle de la canne à sucre, mais au prix de longs et pénibles efforts.

On travaille cette plante au deuxième semestre ; on coupe les fines feuilles avec un sabre bien aiguisé, puis avec la pioche on retourne les mottes de 25 à 30 kilos pour les exposer à l'air, de manière que les rhizomes sèchent. Et là, gare à la pluie ! Lorsqu'elle arrive et qu'elle dure plusieurs jours, c'est autant de temps d'inaction pour les agriculteurs,

et de déprime ! Bon nombre d'entre eux se retrouvent alors à la buvette du coin pour noyer ce malheureux temps dans un verre d'arak, puis un autre. Et là, les méfaits de l'alcool...

Enfin, tout n'est pas sombre dans les Hauts de Petite-Île ; nombreux sont les bras courageux qui reprennent les précieuses mottes, coupent les racines et les mettent en « meules », les recouvrent avec leurs propres feuilles pour qu'au bout de quelques jours, elles soient prêtes à être distillées. Depuis la cueillette, sans la pluie, il faut au moins 15 jours de préparation avant de procéder à la « cuite ». Il faut ensuite les porter sur la tête jusqu'à la distillerie, comme des forçats ! Les cuves ont plusieurs capacités : elles peuvent aller de 300 à 800 kilos de rhizomes déshydratés. Personne ne peut s'enrichir avec le produit de ce travail, mais au moins il représente une valeur sûre. Si les bénéfices ne sont pas très importants, ils ont l'avantage d'être réguliers.



Jouet hélice paille canne baton vétiver

## L'utile et l'agréable

Les enfants des planteurs ont vite trouvé d'autres utilités au vétiver : avec les fines tiges des panaches (fleurs) et avec de petites lèses de paille de canne séchée, ils confectionnent des jouets, des charrettes miniature, des maisonnettes et de petits moulins à vent. Les maîtresses d'école y dénichent un outil

pédagogique original : de nombreux enfants apprennent à compter en manipulant les bâtonnets de vétiver. Les épouses des planteurs sont aussi très imaginatives : avec de la paille de vétiver elles confectionnent des chapeaux, des bertelles, des sacs, des sièges de tabourets et de chaises. Un artisanat de toute beauté !

## La distillerie How Chong

Monsieur How Chong André, plus connu sous le nom de Ah Soon arrive à la Réunion en 1934, alors qu'il est encore bien jeune, seize ans. Il est logé chez les Ah Fa au Tampon, faisant valoir l'éternel esprit d'entraide des hommes de l'Empire du Milieu. Comme tout bon Chinois, il s'intègre très rapidement et s'intéresse aux terres de Manapany-les-Hauts où un frère de lait est déjà installé.

Monsieur How Chong fait connaissance de Marie Tsang King Sang, une Saint-Pierroise fille d'immigrants chinois. Leur mariage a lieu en 1945 alors qu'il a vingt-sept ans, et elle dix de moins. Et, selon les termes du biographe Frédéric Mocadel, « ils s'installent au royaume du Vétiver ». Comme beaucoup d'immigrants chinois, ils se tournent dans un premier temps vers le commerce de détail, vendant une grande variété de produits : de la morue, de l'huile de coco, du saindoux, de l'alcool à brûler, et parfois de très petites quantités s'adaptant à la demande et aux moyens de certains clients : un petit sachet de sucre, un comprimé d'aspirine, voire deux ou trois cigarettes, par exemple. Ils consentent aussi du crédit à presque tous leurs clients pour être payés au moment où ils touchent l'argent de leur récolte. Leur premier enfant naît sept ans plus tard, en 1952, et dans les huit ans qui vont suivre six autres viendront grossir la famille.

En bons Chinois réunionnais, suivant les enseignements du philosophe Confucius, dans la recherche de l'harmonie et ayant la volonté d'intégrer les valeurs de la société dans laquelle ils vivent, ils embrassent le christianisme et se

font baptiser catholiques.

Le vétiver, originaire de l'Inde et de Ceylan, est présent à l'île Maurice dès 1764, mais depuis 1882 seulement des planteurs des Hauts de la Réunion se lancent dans sa culture, ainsi que dans celle du géranium. Dans le Sud, toute la région allant du Tampon jusqu'à Saint-Joseph se couvre de ces plantes entre 400 et 600 mètres d'altitude. Le vétiver est une graminée qui s'adapte très bien dans les sols volcaniques ; robuste, il résiste aux cyclones et demande peu d'entretien. Cependant, pour extraire son huile, un travail colossal est nécessaire.

Les Ah Soon (How Chong) décident de diversifier leur activité en 1958. La Réunion entre en quelque sorte dans l'âge d'or des huiles essentielles ; la qualité de ces produits intéresse les grands parfumeurs français, notamment ceux de la région de Grasse. Utilisé comme note de fond ou comme fixateur dans les parfums, le vétiver est présent dans plus de 300 produits ! Le couple utilise d'abord, dans sa petite exploitation, les modestes et traditionnels alambics au feu de bois déjà présents chez quelques voisins. Heureusement le bois pousse au milieu des champs de vétiver et aussi à proximité de la source du piton Charrier. Mais les alambics sont aussi gros consommateurs d'eau que de bois.

Ayant la volonté d'optimiser son activité, André Ah Soon achète à un ferrailleur de Saint-Pierre une chaudière usagée, et avec l'aide technique de Luc Lesport, ancien employé d'un autre distillateur, il ouvre la distillerie de Manapany-les-



André How Choong  
Coll privée Ah Soon



Monsieur Luc Lesport  
Coll. privée Serge Hoarau  
(Musée Varlop-Galèr)



Marie How Choong (Ah Soon)  
Coll. privée Alex HC



Restes de la chaudière du Zarzuna

Hauts, tout près de sa boutique. Il s'avère qu'au début des années 1960, la Compagnie du chemin de fer de la Réunion vend en pièces détachées ses vieilles locomotives. Le perspicace Chinois achète des chaudières et relance la distillerie avec des moyens techniques plus performants, qui permettent dès lors de récupérer un maximum d'huile des racines du vétiver.

Pendant que Marie s'occupe de la boutique, André Ah Soon et Luc Lesport s'affairent à tester de nouveaux matériels, à essayer de nouvelles techniques et à améliorer les conditions de production et de rendement. En septembre 1963, un drame survient dans la propriété de Manapany les Hauts : un arrêt vasculaire cérébral met fin brutalement à la vie de l'homme énergique et rempli d'ambition. Ah Soon n'a que quarante cinq ans ! Marie est veuve à trente trois ans et elle se retrouve avec ses sept enfants, l'aîné n'ayant que onze ans et le petit dernier venant tout juste de fêter son premier anniversaire.

La famille, la belle-famille, la famille du frère de lait des Ah Soon (How Chong) et tout leur entourage resserrent les liens de leur légendaire solidarité et l'épreuve est vite surmontée par Marie, cette mère courage qui épate tout le monde par sa force morale et par ses grandes capacités de travail. Cette jeune veuve reprend seule les rênes de l'affaire et fait resurgir des chaudières de Manapany-les-Hauts, la vapeur blanchâtre des cuites et l'arôme subtil de l'essence du vétiver.

Si auparavant une cuite durait entre douze et vingt heures, avec les nouvelles techniques mises en place elles ne prennent que huit à dix heures. Les procédés créés dans son entreprise

donnent une huile de grande qualité, sans doute l'une des meilleures au monde et du coup, très recherchées par les industriels du parfum. Peu de temps après la disparition de son époux, Marie accroît les capacités de distillation en rachetant la chaudière d'un bateau, le vapeur «La Virginie», un remorqueur de la Pointe des Galets parti à la retraite.

Cette chaudière de quinze tonnes qui fonctionnait au charbon occupe en permanence quinze ouvriers pour l'alimenter directement en bois ; elle brûle en continu de mai à décembre et fournit de la vapeur à six alambiques à la fois. Au prix de cadences infernales, la production de la distillerie de Manapany-les-Hauts augmente de manière considérable. Un an plus tard, Marie rachète une deuxième chaudière, celle de feu « Zarzuna », un autre remorqueur dont la capacité de vapeur est deux fois plus importante que celle de la « Virginie » ! La cadence augmente encore, et la production aussi.

Cette nouvelle chaudière engloutit une tonne de bois par heure ! Un gouffre de bois ! Une équipe d'ouvriers est affectée uniquement à couper (et replanter) des pieds d'acacia partout où il se peut. Évidemment cette source d'énergie n'est pas éternelle et Marie a déjà en tête une alternative. En peu de temps, elle fait adapter son matériel pour fonctionner à l'huile de vidange ! Cette huile est rachetée à un prix intéressant auprès des garagistes de toute l'île, puis elle est filtrée sur place et brûlée dans les chaudières.

Avec la « Zarzuna », ce sont douze alambics à la fois qui sont approvisionnés en vapeur, et elle mobilise vingt cinq ouvriers. Les rendements

peuvent avoir des variations importantes : une tonne de racines peut produire de dix à vingt kilos d'essence, et parfois, ce qui est plutôt rare heureusement, cela peut descendre à deux misérables kilos ! Malgré tout, à la fin des années 1960, l'usine atteint son apogée avec plus de vingt cinq tonnes d'huile de vétiver produites dans l'année. La production totale de la Réunion est de quarante cinq tonnes.

Marie est partout : elle est dans le bureau, dans les champs, dans la boutique ; elle est dans l'usine ; elle respire la poussière épaisse des racines au moment où on les met dans les cuves ; elle respire aussi les effluves concentrées du vétiver... Marie pense beaucoup plus aux autres qu'à elle-même. D'une certaine manière, madame Ah Soon mutualise ses installations en les mettant à disposition des producteurs voisins qui, en guise de location, lui versent une partie de leur production. Voilà qui est intelligent !

Marie s'équipe aussi en amont ; elle est l'une des premières exploitantes à mettre en service des tracteurs vers 1968 ; elle commence avec un, puis deux et on en comptera jusqu'à dix ! C'étaient des engins de la marque Deutz. La dame propose aux petits agriculteurs de leur venir en aide avec ses tracteurs, sous la base d'échanges ; au moment de récupérer les racines, c'est aussi son camion qui va dans les champs pour le faire.

La production d'huile essentielle est une activité spéculative, les cours des essences sont fixés par les bourses de Paris et de New York, et ils sont soumis à d'importantes fluctuations. Dans les années 1980, le produit réunionnais est fortement concurrencé par celui d'Haïti et de

Java notamment. À une époque où la mise sur les marchés de parfums masculins s'intensifie et que l'essence de vétiver est fortement demandée, s'ajoute à la guerre des prix une formidable augmentation du coût de la main-d'œuvre en France. Aussi, la mise en place par le gouvernement d'aides sociales aura-t-elle un effet pervers dans certaines activités agricoles ; elles feront désertier les champs de vétiver par les derniers ouvriers. La production réunionnaise accuse le coup ; elle stagne, puis diminue inexorablement.

C'est dans ce contexte morose que tout un métier va perdre sa principale animatrice : Marie décède en 1982, à 48 ans, emportée par un cancer des poumons. Ce sera la fin de l'admirable épopée du vétiver à Petite-Île, et à la Réunion. En décembre 1993, onze ans après sa disparition, la distillerie de Manapany-les-Hauts ferme ses portes. La production d'huile de vétiver dans toute l'île atteint alors péniblement une tonne.

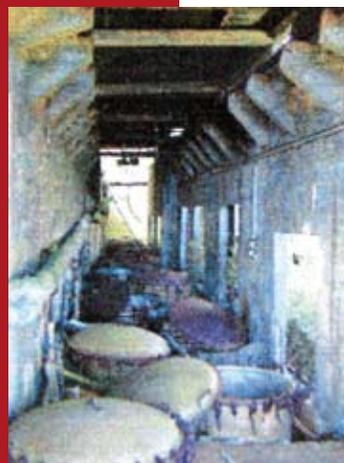
En 1985, les installations sont vendues au Conseil Régional qui souhaite relancer l'activité, certainement avec des moyens bien supérieurs à ceux d'une seule famille, mais la réalité économique aura raison de la courageuse entreprise. Les installations sont abandonnées ; les équipements dont les magnifiques vases florentins sont pillés un à un, et la distillerie How Chong, qui a fait vivre tant de familles, finit presque dans l'oubli. Presque, parce qu'elle sera toujours bien présente dans le souvenir de nombreux planteurs qui y ont passé de longues et dures années de leur vie.



*Vétiver How Chong  
Coll. privée Alex AC*



*Tracteur Deutz*



*Usine How Choong  
Coll. privée Serge Hoarau  
(Musée Varlop-Galèr)*

## Les premiers Chinois

Le premier Chinois à s'installer dans le quartier de la Petite-Île est Jean Ah Fou. Né en 1888 dans l'Empire du Milieu, cet aventurier arrive dans l'île juste à la fin de la première guerre mondiale et se fixe dans le Sud, dès 1919. Il a 31 ans. Désireux de fonder une famille, il fait connaissance de la belle Pauline Alexina Payet, une jeune fille de 24 ans, et l'épouse en 1920. Ils ouvrent dans un premier temps une petite boutique juste en face de l'église, pour déménager quelques années plus tard un peu plus bas, à proximité de la croisée du Calvaire, dans un emplacement plus spacieux, plus confortable, et leur nouveau commerce s'adapte au fur et à mesure aux besoins de leurs clients.

L'époque est difficile ; les années qui suivent la première guerre mondiale sont rudes et des efforts considérables sont nécessaires pour donner l'essentiel à leurs enfants qui commencent à naître. Entre 1921 et 1936, le couple en aura six, cinq garçons et une seule fille ! Il n'y a presque rien dans cet écart de Saint-Pierre ; c'est le bout du monde. Chaque jour, il faut aller chercher de l'eau à la citerne ; les chemins sont cahoteux et les approvisionnements compliqués ; le manque d'argent fait que les grossistes sont pointilleux et très exigeants.

Les transports collectifs sont inexistants, les uns dépendent des autres, mais une sorte de solidarité existe naturellement : celui qui possède un cheval, un bœuf ou une charrette vient au secours de celui qui n'en a pas. Il

faut se lever très tôt pour aller se ravitailler à Saint-Pierre. Souvent aussi, il faut emprunter le train pour aller de là jusqu'à Saint-Denis s'approvisionner chez des importateurs, ce qui prend au moins deux jours de voyage. Voyant dans ce besoin un créneau à prendre, Jean Ah Fou achète à la Compagnie de Chemin de fer un « car courant d'air » et crée vers 1940 la première société de transport de la Petite-Île. C'est son fils Alex qui assure au volant du vieux Citroën une fois par jour, un aller-retour ; le car part de la place de l'église à 4 heures du matin et arrive au marché de Saint-Pierre au lever du jour. Puis, vers les onze heures, chargé de passagers et de marchandises il rentre à Petite-Île où il est de retour vers midi.

Le deuxième Chinois à s'implanter à Petite-Île est Pierre Chane-Woa. Arrivé de Canton en 1916 il passe quelques mois à Saint-Denis où réside déjà un frère aîné, Chane-Yuen, puis il gagne le Sud, l'Entre-Deux, où il se loge et travaille chez les cousins Chane-Hive. Au bout d'une dizaine d'années, Pierre retourne en Chine avec l'idée de s'y marier ; après ses noces, il revient à la Réunion en 1929. C'est alors qu'il s'installe à Petite-Île avec son épouse Marguerite, tout près de la croisée du Calvaire et des Ah-Fou.

La ville se voit dotée d'une deuxième boutique chinoise, et ce n'est pas trop, chacune y trouvant largement son compte. Très vite, Pierre Chane-Woa remarque une clientèle spéciale qu'il ne fallait surtout pas négliger : les fidèles paroissiens catholiques qui se rendent chaque dimanche à



Jean Ah Fou (1888 - 1965)  
Coll. privée Famille Ah Fou



Pauline Alexina Payet épouse Ah Fou en  
1918 Coll. privée Famille Ah Fou

la messe dès quatre heures du matin ! Voilà une vieille coutume héritée des temps de l'esclavage et encore bien vivace en ces temps-là. Dès la fin de la messe, ils sont nombreux à venir chercher chez Chane-Woa gâteaux secs, sucres d'orge, bonbons la rouroute, nougatine, gâteaux chemin de fer, berlingots, bonbons patate, colle pistache, mâche pain et autres bonbons à la menthe en deux couleurs.

Ainsi, Pierre construit avec de faibles moyens, dans un local exigu, un atelier et un four, et il ouvre la première pâtisserie confiserie de la ville. Peu de temps après la deuxième guerre mondiale, il achète au garde forestier Grondin, la grande maison en bois d'en face, « 25.000 francs CFA », se souvient Charles, et à partir de là, avec plus d'espace il commence à diversifier ses affaires.

Dès 1950, Pierre Chane Woa est le premier à utiliser un frigidaire à pétrole, un équipement de la marque Servel, qui permettait la conservation de certains aliments mais aussi des boissons fraîches à offrir à sa clientèle. Grande nouveauté ! Sans tarder, pour optimiser ses activités, il acquiert un groupe électrogène produisant du courant de 12 volts, ce qui entraîne automatiquement l'acquisition d'autres appareils fonctionnant à l'électricité. Un nouveau frigidaire entre dans le magasin, un magnifique Westinghouse de 250 litres ! Avec ce groupe, on chargeait aussi des batteries, des accumulateurs, pour l'éclairage électrique, et plusieurs familles qui en possédaient les apportaient périodiquement à la boutique pour les recharger. De l'ingéniosité de Ti-Kai

naît un drôle d'appareil à fabriquer des sachets en plastique pour emballer notamment des pistaches grillées (cacahuètes). Dès lors, il commercialise presque la totalité des cacahuètes produites à Petite-Île.

Un type de commerce plutôt surprenant et original était assuré par les enfants des écarts : ils surveillaient de près le caquètement des poules dans les champs avoisinants pour vite récupérer l'œuf pondu, et aller le vendre à monsieur Pierre. Souvent les enfants échangeaient des œufs contre des parties de baby foot ou de billard, puisque le commerce des Chane-Woa était aussi la première salle de jeux de Petite-Île.

Pierre Chane Woa acquiert un poste de radio à galène, probablement le premier de la ville, et l'installe sur l'une des étagères de la boutique. « Les gens y venaient à toute heure pour écouter la radio » ; cela créait une joyeuse ambiance et, évidemment, c'était aussi un excellent prétexte pour attirer de la clientèle. Le deuxième à posséder un poste de radio, d'après les souvenirs de Roger Ti'Kaï, est Maurice Ethève, un agent des Ponts et chaussées.

Pour le rhum, se souvient Félix, il fallait d'abord se procurer un « laisser passer » auprès de monsieur Léon Reneval à la Perception, puis, venir chercher le rhum avec monsieur Técher, le responsable du dépôt qui se trouvait à l'emplacement du parking de la Mairie. Au détail, on le vendait par petites mesures, un « musqué », un demi quart ou un quart de verre. C'est à cette époque aussi que Chane Woa achète la première moto de l'histoire de la ville,



*Car courant d'air - carte postale  
Coll. J. Ryckebusch*



*Marguerite et Pierre Chane Woa - 1935  
Coll. privée Famille Chane Woa*



*Maison de l'agent forestier Grondin  
Croisée du Calvaire - 1954 Coll. Chane Woa*



*Pâtisserie Chane Hoa*



*Ancien poste de radio  
Coll. Serge Hoarau (Musée Varlop-Galèr)*



*(Pintev) Li Thiao Té, sa mère et son  
épouse - Coll. Famille LTT*



*Ancienne boutique Chane Woa  
Coll. famille CV*

un engin dont les vitesses se passaient à la main. Le mécano était monsieur Moiseau, un agent de la Poste.

Certainement le fait de devoir acheter du carburant pour sa moto lui donne l'idée d'en faire aussi le commerce ; les conditionnements sont des galons de 20 litres, des « fers blancs », qu'il détaille à l'aide d'une toute petite pompe à manivelle. C'est alors que Mobil Oil lui propose d'ouvrir à Petite-Île une première station essence. Pierre Chane Woa hésite ; pour passer à ce stade, il faut manipuler des fûts de 200 litres d'un produit extrêmement inflammable et, compte tenu des fours et des autres appareils électriques dont son commerce est désormais doté, le danger lui paraît trop grand. Il décline l'offre.

Li-Thiao-Té, dit Pintev, est le troisième Chinois installé à Petite-Île et ce, depuis l'année de la création de la Commune, 1935. C'est lui qui profite de l'occasion pour conclure un contrat avec le distributeur d'essence, en 1949. Il aura donc la première station de la ville. Plutôt que de s'attribuer un prénom occidental comme le font tous les immigrés chinois, Li-Thiao-Té s'est donné lui-même le sobriquet Pintev, qui dans sa langue veut dire « Préfet ». Dès que sa station est opérationnelle, ses premiers clients sont le car courant d'air d'Alex Ah Fou, le premier ambulancier de la ville monsieur Armand Ethève, avec son fourgon Renault immatriculé 24 U 974, et le père Douce qui avait lui aussi une petite voiture à manivelle.

Pintev s'installe d'abord à la Ravine du Pont en 1935, et ce n'est qu'après 1948 qu'il

déménage en centre ville. Il retourne, lui aussi, dans son Meixiam natal pour se marier à une compatriote, Tsang-Chun-Wan, avant de revenir à Petite-Île avec épouse et belle-mère, Tseng-Fon-Thiam. Son échoppe du centre ville devient peu à peu une quincaillerie, qui sera aussi la première de la ville. Le couple aura onze enfants, dix garçons et une seule fille ! C'est Justin, dit Rémi, qui juste après avoir fini son service militaire reprend l'activité parentale en 1964. Il prend sa retraite quarante ans plus tard, et en 2004 il ferme les deux activités, la station et la quincaillerie.

C'est en 1954 que l'électricité arrive dans la ville. On plante des poteaux, on tire des câbles, on raccorde les habitations, on change le décor du hameau qui commence à ressembler à une vraie ville. C'est en cette année que Jean Ah Fou se paye le luxe d'installer dans son commerce un poste de téléphone, le premier de l'histoire de Petite-Île. Inutile de dire que ce « modernisme » sera de grande utilité à de nombreux villageois qui souvent se serviront de lui pour les besoins les plus divers.

Dès 1958, l'importateur Shell reprend contact avec Pierre Chane Woa pour lui proposer un nouveau système de distribution de carburant, avec de grandes cuves enterrées. Cette fois-ci, le contrat est rapidement signé. En 2010, les Chane-Woa de Petite-Île sont les seuls gérants de la marque Shell à la Réunion ayant un contrat ininterrompu de plus de cinquante ans ! Avec l'ouverture de la station, automatiquement un garage automobile est aussi mis en place, et lui aussi est le premier de la ville.

## Les premiers « Zarabes »

Sulliman Ismaël Karodia arrive de l'Inde vers 1919, avec son épouse Marriam Sady Karodia et un couple d'enfants tout petits, Kadidja et Issop. Il passe quelques temps à l'Entre-Deux, puis il s'installe à Petite-Île en 1923. Son commerce est juste au-dessus de l'église, dans le virage. Monsieur Sulliman déroge à la règle ; il n'est pas commerçant comme tous les autres « Zarabes » de l'île : il est généraliste ! Dans son échoppe on trouve de tout, tout comme chez les Chinois !

Ces années d'après-guerre ne lui sont pas tellement favorables et il rencontre beaucoup de difficultés à s'en sortir. Ses enfants vont à l'école du village et ils ont comme ami un gamin de la Ravine du Pont appelé Armand Nativel, qui deviendra quelques années plus tard le maire de la ville !

Avant la création de la Commune, en 1933, Sulliman déménage vers Cilaos pour tenter là-haut la chance qu'il n'a pas eue à Petite-Île. Mais il y a laissé de nombreux amis, les commerçants sont toujours des gens très sympathiques et en ces temps-là, on se respectait beaucoup ; les liens d'amitié supportaient facilement et la distance, et l'absence. C'est ainsi que, selon les souvenirs de son petit dernier né à Cilaos, Amode Karodia, de temps en temps il venait en famille à Petite-Île s'approvisionner auprès de ses amis, les Nativel, les Ethève, les Folio et les Hoarau. Puis, ils rentraient avec leur vieille carriole remplie de salades, d'ail, d'oignons et aussi de très bonnes et grandes pastèques.

Le second « Zarabe » de Petite-Île est Moussa Mooland, dit Issop, arrivé de l'Inde et installé peu après 1935, à proximité de l'ancienne mairie où il tenait un petit commerce. Cette activité sera éphémère. Monsieur Issop se marie à une jeune femme créole de l'Etang-Salé, Estella Lallemand, et



*Sulliman Ismael Karodia -  
1924 à Petite-Île  
Coll. privée M. Karodia*



*Marriam Sady Karodia en  
1950 à Cilaos  
Coll. privée M Karodia*



*Ismael Badat  
Coll. privée famille Badat*

le couple aura un seul enfant, une fille prénommée Ansou. Moussa Issop décède lors d'un voyage à la Mecque et la famille ferme aussitôt le magasin et se destine à d'autres activités. En 1989 le dernier des petits enfants Issop quitte Petite-Île pour s'installer à Saint-Pierre.

Pour sa part, le troisième « Zarabe » de Petite-Île est Ismael Badat ; il arrive en 1947 et loue à monsieur Maurice Ethève un modeste emplacement à proximité de la citerne au-dessus de l'église, là où tous les matins, des enfants venaient chercher de l'eau. Il se souvient que des animaux aussi y venaient, notamment des vaches qui s'abreuvaient à l'eau qui tombait dans le bassin en contrebas.

Ismael rencontre une fiancée originaire de la ville du Port, une jeune femme de la famille Gangate, Havan Bibi. Ils se marient selon les rites musulmans le 16 mars 1952, mais leur union ne sera officialisée à la Mairie de Petite-Île que le 7 mars 1961. En 1956, prié de quitter son loyer, Ismael Badat a la chance d'en trouver un autre un peu plus en aval, en bas de l'église, une maison appartenant à Yvon Ethève, un habitant de la ville du Port sans lien de parenté avec le premier, Maurice. En 1965, le couple Badat et ses sept enfants emménagent dans une magnifique maison en bois disposant d'une grande cour. Dès lors, cette maison, avec beaucoup d'effort et d'abnégation, voit prospérer les affaires, car ils y édifient leur beau magasin.



*Pâtisserie Chane Hoa*

## Les bâtisseurs de la ville

Nicéphore Fontaine est un Petit-Îlois de vieille souche ; il a entre les mains un métier hérité de ses parents et grands-parents, autant dire qu'il excelle dans l'artisanat du bois, menuisier, charpentier et même ébéniste à ses heures. Il est demandé partout, pour édifier des charpentes, pour couvrir des maisons, pour produire des meubles et même pour fabriquer des cercueils ! En cette fin de 19<sup>ème</sup> siècle, tout le monde est aussi un peu agriculteur. Rares sont les familles qui ne disposent pas quelque part d'un petit bout de terre pour y planter quelques choux, quelques pommes de terre ou quelques tomates. Nicéphore et Elisabeth (Gonthier) ont six enfants : Irénée est l'aîné, c'est lui qui reprendra en son temps l'activité de son père.

En 1914, quelques jours après qu'Irénée s'est fiancé à Léona Lucie Achila Marcella Payet, la guerre est déclarée en Europe et il est appelé pour partir vers la Métropole avec le contingent réunionnais. Nombreux sont les jeunes de Petite-Île à devoir partir et l'un des compagnons d'Irénée est un certain Carles de Lavergne. Dans l'île, ils seront plus de quatorze mille ; c'est la première fois que les Réunionnais se sentent Français à part entière ; jusque-là la Colonie était superbement oubliée de Paris, mais pour cause de guerre, les jeunes créoles sont appelés en renfort pour combattre l'ennemi aux côtés des métropolitains, dans les mêmes tranchées et sous les couleurs d'un seul et même drapeau.

Heureusement, Irénée Fontaine fait partie de ceux qui reviennent au pays. En 1919, les quais du port de la Pointe des Galets sont noirs de monde pour accueillir les « héros » de la grande guerre. L'épisode de la grippe espagnole qui s'en suit, supprime définitivement le sourire de beaucoup de familles décimées par ce fléau. Petite-Île échappera au pire.

Les liens d'amitié noués entre les ex-combattants sont éternels ; désormais les frères d'arme forment une grande famille.

Irénée retrouve sa fiancée et le 10 août 1920 en l'église de Petite-Île, le curé les unit par les liens sacrés du mariage. Cette cérémonie signe l'épilogue d'une longue attente, d'une incroyable histoire riche en événements et en émotions ; en même temps elle écrit le début d'une autre vie, celle d'une famille qui aspire à de plus nobles destins que guerriers. Irénée reprend son rabot, ses gouges, sa varlope, son égoïne, son marteau et autres chignoles et en compagnie de Thierry Jean-Baptiste, d'Irénée Leichnig et d'autres amis proches, reprend la construction non d'une simple pièce, non d'une modeste case, mais celle d'une ville tout entière ! Tous participent avec leur admirable savoir faire, meuble par meuble, maison par maison, à l'édification de la grande cité.

Lorsque Carles de Lavergne se porte candidat à la Mairie, de manière tout à fait naturelle, Irénée Fontaine est dans sa liste. L'un est élu Maire, et l'autre devient Conseiller Municipal.



*Irénée Fontaine et Jules Ethève en 1914  
Coll. privée Marie Annie Fontaine*



*Irénée Fontaine et Lucie  
Coll. privée MA Fontaine*



## De la plume à l'enclume

**A**cadius Mézino est un autre enfant de Petite-Île qui a marqué l'histoire de sa ville de longues années durant, 102 exactement, par une existence pleine et exemplaire. Né en septembre 1908, fils de modestes agriculteurs, il passe son certificat d'études à l'âge de 12 ans, puis à 14 il laisse la maison familiale pour se rendre au Petit Séminaire de Cilaos en 1922, parfaire ses études secondaires. En 1926, il est de retour dans sa ville avec un niveau d'études que bien peu de Réunionnais connaissent à

l'époque. Dès l'année suivante, 1927, à 19 ans il commence un parcours professionnel d'exception. Il est clerc de notaire à Saint-Pierre.

Cinq ans plus tard, en 1932, à la stupéfaction générale il quitte volontairement les stylos, les buvards, l'ambiance feutrée des bureaux Saint-Pierrois pour devenir, tenez-vous bien, maréchal ferrant ! Il acquiert les outils nécessaires, embauche un vieux manœuvre

et se met à ferrer des chevaux et des bœufs à Petite-Île ! Le contraire n'étonnerait personne, un maréchal-ferrant qui évoluerait dans la vie et deviendrait clerc de notaire, soit ! Mais dans ce sens-là, la chose est plutôt rare ! Son manœuvre, un homme bien plus âgé que lui et plein d'expérience, lui apprend au fur et à mesure des jours, à fabriquer des outils pour travailler le bois. Cherchez l'erreur : un employé forme son patron ! Au bout de quelques mois seulement, Acadius ajoute une activité supplémentaire sur sa carte de visite : menuisier. Que dis-je, ébéniste !

Le 3 septembre 1935, Acadius se marie à Anselma et ils auront une vie conjugale longue et heureuse. Treize enfants viendront égayer leur foyer. Dans la maison des Mézino des pinces à sabots, des pots d'encre de Chine, des papiers de verre et des volumes de Victor Hugo se côtoient, comme si cela était normal. Pour un non initié, l'endroit est à l'envers, il est déroutant. Lors d'une exposition de meubles à Saint-Denis en 1938, Acadius remporte une médaille d'argent, l'or étant destiné à un Dionysien.

L'homme de plume, l'homme d'enclume, l'homme aux mains d'or droit dans ses projets s'achète une dégauchisseuse avec moteur à essence. Il n'y a pas encore d'électricité à Petite-Île et pour mieux travailler le bois, certains équipements sont indispensables. Déballant l'une des pièces, Acadius est attiré par une notice à moitié déchirée relative à la reliure de vieux livres. Nouveau filon ! Peu de temps après, il devient relieur. Un fin relieur évidemment ! Ayant vu quelques-unes de ses

reliures, le patron de l'imprimerie Cazal vient le chercher à Petite-Île pour qu'il devienne son relieur, à Saint-Denis. Acadius accepte la proposition ; mais il assiste dans le chef-lieu à l'arrivée du modernisme ; il voit la presse passer du tout manuel à la mécanisation.

Le semi automatisme des imprimeries en 1935 utilise encore beaucoup de main d'œuvre : mais voilà soudain notre artisan intellectuel mal placé. En même temps qu'il applaudit l'arrivée de nouvelles techniques, il sent que ses mains sont destinées à des missions bien plus nobles que celle d'applaudir simplement. Il démissionne et revient à Petite-Île. Nous sommes en 1935, c'est la misère partout, n'importe qui donnerait n'importe quoi pour obtenir un poste salarié, n'importe où, et notre brave Acadius, lui, démissionne.

Acadius passe donc la plus grande partie de sa vie à travailler le bois, et à se perfectionner tant que faire se peut. L'homme débonnaire, qui s'est toujours levé tôt, qui se douchait à l'eau froide et qui se nourrissait entre autres de sosso maïs, se fait un plaisir de recevoir chez lui des visiteurs pour raconter sa vie, toujours le sourire aux lèvres. C'est le père Rivière qui me l'a présenté la première fois, et nous avons longuement parlé du temps où il était clerc de notaire, du temps où il ferrait les chevaux et où il fabriquait des meubles, et je n'ai pas pu quitter sa maison sans avoir bu le petit café coulé à la mode ancienne.

Notre bon vieil Acadius a quitté paisiblement ce bas monde en 2009.

## La guerre de 39 – 45

C'est le 3 septembre 1939 que sonne le tocsin à Petite-Île, c'est-à-dire les cloches de l'église retentissent en même temps que le tambour de la mairie va annoncer partout en ville que la guerre est déclarée. Le poste de radio de chez Chane-Woa est assailli par des familles entières qui veulent s'enquérir de la situation (il y a dans l'île moins de 800 postes de radio à ce moment-là). Moins d'une semaine plus tard, un bon nombre de jeunes gens sont mobilisés et parmi eux le maire, le docteur Arnaud. Ce sera Antonin Folio, son premier adjoint qui le secondera pendant le temps qu'il faudra. Le car courant d'air de Jean Ah-Fou est réquisitionné pour emmener les mobilisés jusqu'à Saint-Pierre, où ils prennent le train pour se rendre à la caserne Lambert de Saint-Denis. Là évidemment, rien n'est préparé pour recevoir autant de monde. Cela commence bien mal.

Près de soixante hommes de Petite-Île sont partis. Et leurs salaires ne sont pas versés aux familles durant leur absence. Pour les agriculteurs, ce sont les bras qui manquent pour assurer la coupe de la canne ou les autres tâches qu'imposent les exploitations. Pauvres femmes, pauvres mères, elles devront se dédoubler de manière incroyable pour faire face aux besoins ! Sans tarder, les tickets de rationnement font leur apparition dans le commerce ; désormais pour acheter le riz, le maïs, la graisse, les tissus, il faut en avoir. Tout est rationné ; tout commence à manquer, notamment le savon. Alors, l'imagination fait des prodiges ! On se sert des feuilles de choca pour se laver et pour faire la lessive. Certains se lavent à l'eau de cendre, d'autres ne se lavent pas, tout simplement. Il faut se rendre à la ravine ou à la citerne la plus proche pour chercher de l'eau ; il n'y a pas d'eau au robinet, et dans presque toutes les habitations, il n'y a même pas de robinet !

Curieusement cette période plus que difficile laisse

de bons souvenirs dans la mémoire de beaucoup d'enfants de l'époque ; l'insouciance propre à leur âge sans doute, a transformé ces dures épreuves en une sorte de jeu, et c'est tant mieux si les enfants peuvent trouver du bonheur là où l'adulte n'en trouve pas. Le 20 octobre 2010, lors de la réception que le Maire Guito Ramoune a organisé en hommage aux personnes nées en 1935, année de la création de la Commune, l'une d'elles, qui était encore enfant pendant la guerre, a prononcé la phrase suivante : « À Petite-Île on apprenait à travailler en même temps qu'on apprenait à marcher ».

Quelques planteurs de Petite-Île redoublent d'efforts pour produire davantage de maïs, de haricots et autres arachides (cacahuètes). Le maïs est la nourriture de base pendant ces années-là. Les Petits-Îlois reçoivent du manioc provenant de l'exploitation de Monsieur Barau de Sainte-Marie, acheminé par train jusqu'à Saint-Pierre, et par le car courant d'air jusqu'à Petite-Île. Ces maniocs arrachés la veille, voire deux ou trois jours avant, sont oxydés et ont une couleur bleuâtre, d'où l'appellation de « manioc bleu ».

Monsieur Omarjee Abou-Bakar réussit à créer une huilerie à Grands-Bois et à fabriquer de façon très artisanale une huile d'arachide (de Petite-Île) tout à fait convenable. Le sympathique musulman met au point aussi une sorte de bougie fabriquée avec du suif de bœuf mélangé à de la cire d'abeille (de Petite-Île). Ses bougies ne tardent pas à éclairer presque tous les foyers de l'île, et se consomment même sur les candélabres des églises. Elles portaient la marque on ne peut plus expressive de « Lumière du Sud ».

Autre invention, à Petite-Île, Monsieur Boyer a fabriqué une machine en bois, pour coudre les chapeaux de paille de vétiver et choca fabriqués par sa femme.



Lieutenant Paul Arnaud 1915  
Coll. privée C. Mignard

## La politique pendant la guerre

Le mandat du Gouverneur Joseph Court sera bref, il a eu à peine le temps d'annoncer aux Réunionnais l'entrée de la France dans la guerre et de prendre quelques sages mesures, et le voilà remplacé par un autre, monsieur Emile Aubert. Ce nouveau gouverneur, après une période d'hésitation, tout comme son homologue de Madagascar décide de se rallier au maréchal Pétain, le vieillard de Verdun, et ce, par strict respect de la légalité, disait-il. Cela suscite l'indignation chez beaucoup de Réunionnais mais aussi chez les Anglais qui rôdent dans l'océan Indien depuis le début du conflit. Pour punir le gouverneur de La Réunion son ralliement au régime de Vichy, c'est toute la population qui en pâtira puisque les Anglais instaurent un blocus, et empêchent les bateaux de circuler librement. Dans l'île, le Conseil Général est mis en sommeil, la Commission Coloniale est suspendue et dans les Communes les maires et les conseillers municipaux sont démissionnés d'office.

Dans la mairie de Petite-Île certaines décisions importantes et impopulaires s'imposent. Ce n'est déjà pas simple d'administrer une Commune en temps de paix, alors en temps de guerre... surtout que des directives drastiques arrivent directement de la maison du gouvernement de Saint-Denis. Désormais les employés doivent travailler les samedi et aussi le dimanche à tour de rôle ! Ce n'est plus possible d'obtenir des avances, ce qui était jusqu'à lors une pratique courante. Les employés de plus de 55 ans sont poussés vers la porte de sortie, la circulation de véhicules la nuit est réglementée et bientôt on ne pourra plus écouter la radio !

Les administrés de Petite-Île protestent vivement et les réunions du Conseil Municipal se transforment souvent en une partie de pugilat. Antonin Folio en est dégoûté, et au bout de neuf mois à la tête de la mairie, il démissionne. Dans cette période trouble, de mars 1941 à juin 1945, selon les recherches effectuées par Hélène Savin, la mairie connaît cinq présidents de la délégation spéciale nommés par le Gouverneur : Antoni Folio, Ruben Fontaine, Alfred Isautier, Coelus Payet et Francisque Dorseuil. C'est un record !

En novembre 1941 le Gouverneur charge Maxime Payet de contacter monsieur Armand Adam de Villiers, le directeur de l'usine de Grand Bois pour remplacer Ruben Fontaine qui n'a tenu le fauteuil de maire que pendant dix jours ! (8-18 décembre 1941) Gentiment Armand décline l'offre, il est trop occupé à son travail et de surcroît, tout patron qu'il est, il n'est qu'un salarié ! C'est alors qu'Aubert se tourne alors vers Alfred Isautier, un gros propriétaire de Bérive dont la famille est fort bien implantée et au Tampon et à Saint-Pierre. Dans les premiers jours de décembre 1941 il est mis en place en tant que chef de la délégation spéciale de Petite-Île et il tiendra bon une année (18 décembre 1941 – 19 janvier 1943). Isautier laisse sa place à Coelus Payet qui ne fera pas mieux, il tiendra neuf mois, laissant son poste à l'instituteur charismatique Francisque Dorseuil qui mènera les affaires de la Commune du 7 septembre 1944 au 1er juin 1945, jusqu'aux nouvelles élections démocratiques.



Gouverneur Joseph Court - ADR



Gouverneur Emile Aubert - Arch JIR

Peut-être que le terme « démocratique » à cette période-là n'est pas tout à fait adapté, les anciens nous racontent qu'à Petite-Île, et certainement ailleurs dans l'île aussi les campagnes électorales étaient tellement passionnées que des affrontements entre les adversaires dégénéraient souvent, les uns empêchant les autres d'aller voter. La très large victoire de Charles de Lavergne du 8 mai 1945 a été longtemps contestée.



Maxime Payet - Coll. privée Charles Payet

St Pierre le 25 Novembre 1941

C

Monsieur Payet

Monsieur le Gouverneur de l'Île de la Réunion.

Monsieur le Gouverneur.

Comme vous me l'avez demandé samedi, je suis allé voir Monsieur Adam de Villers directeur des Grands Bois pour lui faire connaître notre désir de le voir accepter éventuellement le poste de Maire de la Petite Île.

Monsieur Adam m'a répondu que malgré son désir de servir (Service de Marchal et de ses collaborateurs) ses fonctions de directeur d'usine trop absorbantes étaient incompatibles à celle de Maire.

Le poste si on le considère non pas comme un poste honorifique, mais comme un poste de travail exige une activité et un effort qui ne lui permettrait plus de s'occuper des affaires de la S.E. des Grands Bois dont il n'est que l'Employé.

Tous me voyez donc naïve Monsieur le Gouverneur de n'avoir pu convaincre Monsieur Adam, et en même temps vous rendre ce léger service. J'espère que j'en aurai plus de chance une autre fois.

Je vous prie d'agréer Monsieur le Gouverneur l'hommage de mon respectueux dévouement.

Payet Max

*Handwritten notes:*  
 Téléphoner à M. Alfred Baudry (Paris) qui a des prospectes à l'île et s'il serait disposé à accepter la mairie de la Petite Île. Si oui, je pourrais recevoir à la Plaine de Cafes, téléphone à 16h 30.  
 B.M.  
 Recevoir M. Adam au sujet du poste de Maire de la Petite Île.

Lettre manuscrite du Gouverneur Auber

Pendant la guerre, à la fin novembre 1942 débarquent dans l'île depuis le Léopard les hommes d'André Capagorry qui renversent en douceur le Vichyste Auber, reclus volontairement entretemps à Hell-Bourg. Dès que la situation politique de l'île se stabilise, début 1943, les maires mis en place par Auber démissionnent les uns après les autres et le nouveau Gouverneur réorganise de nouvelles délégations spéciales.

## Les Maires de Petite-Île

Paul Arnaud – 1932 à 1939  
Carles de Lavergne - 01 juin 1945 – 1959 (Agriculteur)  
Armand Nativel - 1959- 1983 (Agriculteur)  
Christophe Payet - 1983 -2008 (Professeur de SVT)  
Guito Ramoune – élu en 2008

## Le premier Conseil Municipal, élu le 8 mars 1935

ARNAULT Paul : né le 21 Juillet 1906 à Saint-Denis. Médecin.  
DERAND Adolphe né le 15 octobre 1891 à Saint-Pierre  
DERAND Stéphane  
ETHEVE Louis né le 10 avril 1894 à Petite-Île  
ETHEVE Félix né le 02 juin 1877 à Saint-Joseph – doyen, 58 ans.  
FONTAINE Juvénal né le 22 octobre 1897 O Petite-Île  
FOLIO Antonin né le 18 septembre 1895 au Tampon – élu 1er adjoint  
FOLIO Jean Eulazaire né le 14 juillet 1891 à Saint-Pierre  
GONTHIER Louis Bruno né le 02 août 1883 à Saint-Pierre  
GROSSET Fortuné né le 20 janvier 1884 à Saint-Pierre  
HOAREAU Rosaire né le 26 juillet 1896 à Petite-Île  
HOREAU Emile né le 08 août 1887 à Saint-Pierre  
HOAREAU Jean Justin Floris né le 31 août 1895 à Petite-Île – élu 2ème adjoint  
HOAREAU Paul Joseph né le 14 janvier 1904 à Petite-Île. Cultivateur  
HOAREAU Félix Toussaint né le 09 janvier 1894 à Petite-Île. Agriculteur  
HOAREAU Emilien né le 27 janvier 1906 à Petite-Île  
LEBON Léopold né le 31 août 1891 au Tampon  
LEVENEUR Albin né le 27 mars 1904 à Petite-Île  
MEZINO Elien né le 12 janvier 1897 à Petite-Île. Propriétaire.  
PAYET Edouard né le 28 janvier 1892 à Saint-Joseph  
PRUGNIERES Luçay né le 14 mars 1908 à Petite-Île – le plus jeune, 27 ans.  
TAMBON Alfred né le 08 juin 1883 à Saint-Pierre  
TERGEMINA Elysée né le 28 juillet 1888 à Saint-Pierre  
VIENNE René né le 01 janvier 1887 à Saint-Joseph



Paul Arnaud  
Coll. privée Claude Mignard



Paul Arnaud étudiant  
Coll. privée Claude Mignard

## Le premier Maire

Paul Arnaud est né en 1906 à Saint-Denis. Fils de Félicien Arnaud et de Caroline Renée Moy de la Croix, Paul est l'aîné de quatre enfants, deux garçons et deux filles ; lui et son frère cadet Georges font de brillantes études au Lycée Leconte de Lisle. En 1919, alors que les garçons sont âgés de 13 et de 11 ans respectivement, ils perdent leur père, emporté par la terrible épidémie de grippe espagnole. En 1921 c'est leur mère qui succombe aux effets tardifs de la même grippe. Les voilà tous quatre orphelins ! Leur oncle maternel Georges Moy de la Croix prend en charge les deux garçons et tout de suite après le bac, les envoie l'un après l'autre en France, faire des études : Paul en médecine et Georges en odontologie. Les deux réussissent admirablement !

Les frères Arnaud (ou Arnault) sont très proches des cousins de Villeneuve, tous de la même génération et aussi étudiants en France. Les Arnaud ont de la famille en Métropole, et ils ne sont pas du tout dépaysés. Ils ont notamment une tante religieuse, à laquelle ils rendent souvent visite. C'est à l'université que Paul rencontre Jeanne, étudiante infirmière. Ils se marient dès la fin de leurs études et regagnent la Réunion. Le couple aura un seul enfant, une fille, Yvonne.

Paul et Jeanne s'installent à Saint-Pierre et le docteur se rend hebdomadairement à Petite-Île pour soigner la population. Il s'éprend de ces gens-là ; il les admire ; il trouve leur abnégation exemplaire. Ce sont des agriculteurs qui aiment la terre, qui aiment leur terre, et qui, pour remercier le docteur de ses bons soins, le couvrent de cadeaux : des choux, des tomates, de l'ail, des cacahuètes, des gaufres de miel. Il n'y a pas une seule journée de visite où le docteur ne rentre à Saint-Pierre sa voiture chargée de vivres. Il est même arrivé que les gendarmes le prennent pour un agriculteur !

C'est dans ce contexte que lors de la campagne électorale pour la toute première élection municipale, Paul est sollicité par de nombreux Petits-Îlois. Il accède à ce désir, se présente et est élu.



## Les de Lavergne de la Petite-Île

Les frères (et sœurs) de Lavergne ont marqué de manière indélébile l'histoire de Petite-Île. Ils sont trois garçons et trois filles. L'aîné est Charles Etienne Jean-Baptiste de Lavergne, né le 5 janvier 1879 à Saint-Joseph, au lieu dit Vincendo. Il se marie à Marie Antoinette Lucie Aymard le 30 septembre 1905 en l'église de Petite-Île. Hélas, Lucie décède quatre ans plus tard, le 18 janvier 1910, et Charles se marie en secondes noces trois ans plus tard, à Marie Louise Augustine Ida Erny, le 29 mars 1913 à Saint-Pierre.

Charles est dans un premier temps, un colon de Kerveguen ; il travaille avec l'aide de nombreux employés une quarantaine d'hectares à Manapany-les-Bas. Suite au départ définitif de Robert de Kerveguen de la Réunion et la vente de tous ses biens à une société mauricienne, c'est avec celle-ci qu'en 1921, Charles acquiert celles

de Manapany, et en devient le propriétaire. Après une vie bien remplie, il décède le 14 janvier 1957 à Saint-Pierre, dans sa propriété de Terre-Rouge.

Les filles de Lavergne qui, à leur manière, ont aussi marqué la vie de leur Commune natale, sont : Marie Aline (1880-1962), mariée à Petite-Île en 1915 à Ferdinand Léonce Brunet, puis en secondes noces le 11 mai 1926 à Saint-Joseph, à Joseph Ernest Lebon. Marie Rose (1885-1979), mariée à Saint-Pierre en 1908 à François Charles Albert Ferrère ; et Marie Blanche (1887- ? à Mayotte), mariée à Raoul Hoarau.

Le cadet des garçons est Carles Jean-Baptiste de Lavergne, sans doute le plus remuant de la fratrie. Il est né à Saint-Pierre le 28 juillet 1890. Il est l'un des quatorze mille et quelques Réunionnais à partir pour la grande guerre dans le vieux



*Charles de Lavergne à 40 ans  
Coll. privée Gilbert de Lavergne*



*Charles de la Vergne avec sa mère et son père en 1914  
Coll. privée Gilbert de Lavergne*



*Tristan de Lavergne - 1893 - 1932  
Coll. privée Gilbert de Lavergne*

continent, celle de 14-18 à tout juste 24 ans. Charles a comme compagnons mobilisés son frère Tristan et plusieurs jeunes du quartier de Petite-Île, parmi lesquels Irénée Fontaine, Jules Ethève, Thierry Jean-Baptiste, Irénée Leichnig, Alfred Isautier et bien d'autres.

Il est brancardier dans les tranchées de Verdun, et il lui arrive de transporter des cadavres pour les ensevelir dans des fosses communes. Pour anecdote, on raconte qu'un jour, Alfred Isautier, se trouvant malade, a été pris en charge par les brancardiers. Lui, ne sachant pas où on l'emmenait, s'est laissé faire, imaginant que c'était vers un hôpital. Tout à coup, on l'a sèchement renversé dans une fosse commune au milieu des cadavres ! Il a vite ressuscité, a crié qu'on le sorte d'entre les macchabées, et requinqué, a rossé les brancardiers !

Charles de Lavergne aura lui aussi la chance de rentrer au pays en 1919 et pourra reprendre une vie normale auprès des siens, dans le Sud. C'est à Saint-Pierre que, âgé de près de 38 ans, il se marie le 23 janvier 1928, à Valentine Alice Brun. Ils n'auront pas d'enfants.

Le troisième garçon de l'illustre famille est Tristan de Lavergne, né à Petite-Île en 1893. Tristan a été le « gitan » de la famille, parti pour la guerre de 14-18 ; le malheureux a été gazé à Dardanel comme tant d'autres, et il souffrira longtemps de ce triste fait de guerre. Il partira aussi vers l'Algérie où il finira ses jours encore bien jeune, le 12 février 1932, âgé de 39 ans seulement.

Ainsi, les descendants réunionnais des de Lavergne sont uniquement les enfants de Charles : André, Hector, Fernande, Marc et Gilbert.

## Le deuxième maire

Charles est davantage administrateur qu'homme de la terre. Malgré tout, il développe quelques cultures sur des terres qu'il possède à Manapany. À la création de la commune en 1935, il a 45 ans, et il accompagne avec beaucoup d'intérêt le déroulement des élections. Plus tard, durant la seconde guerre mondiale, il assiste de près à tous les remue-ménage de la mairie et le casse-tête que la nouvelle commune cause aux Gouverneurs, d'abord à monsieur Auber, ensuite à monsieur Capagorry.

C'est ainsi qu'à l'organisation de la nouvelle campagne électorale municipale en 1945, il choisit de présenter sa liste. Petite-Île n'est pas totalement guérie des plaies sociales causées par la guerre ; des gens de gauche et de droite s'affrontent sans merci ; les réunions électorales sont tendues et on ne se fait pas de cadeau.



Charles J. B. de Lavergne à la Mairie de Petite-Île Coll. privée Gilbert de Lavergne

Charles de Lavergne est un homme mûr ; il a 55 ans ; il a de la connaissance, et dans le domaine politique, il bénéficie des conseils avisés de son cousin Alexis de Villeneuve.

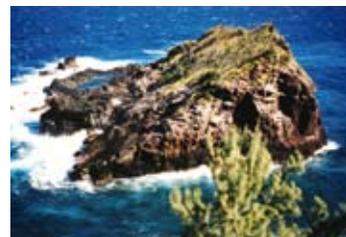
Lors de cette deuxième élection municipale à Petite-Île, le docteur Arnaud ne se présente pas ; l'adversaire de Charles de Lavergne est Antonin Folio. Le 1er juin 1945, Charles devient le deuxième Maire élu de la jeune Commune.

*Alexis a 15 ans de moins que son cousin Charles, mais en 1945 il a déjà à son actif deux élections gagnées, celle de conseiller général en 1934, alors qu'il n'a que 28 ans ; et celle de maire de Saint-Benoît, qu'il a remporté en 1938, âgé de 32 ans. Alexis de Villeneuve est aussi le leader du MRP, l'un des partis politiques les plus puissants de la Réunion en ces années-là. Comme l'on sait, hélas, il meurt assassiné le 25 mai 1946.*

## Le caillou de Petite-Île

On parlera beaucoup de Charles à propos du caillou de Petite-Île. En réalité il n'en a jamais été le propriétaire. Ce morceau de roche historique appartient à la Commune, et il l'a tout simplement occupé sans demander aucune autorisation. Gilbert, son neveu, fils de Charles, se souvient nostalgique des dimanches qu'il y a passés : **« ...il y avait un bassin d'une quinzaine de mètres de long et d'environ six de large où l'on se baignait en toute sécurité. Il y en avait un autre plus petit, mais dangereux**

**puisque sur le bord du rocher et balayé par les vagues lorsqu'elles étaient fortes. L'oncle Charles y avait édifié une petite baraque qui servait de bivouac, de cuisine et c'est là qu'on rangeait aussi les outils de pêche. Avec l'aide de son ami monsieur Armand Adam de Villiers, le patron de l'usine de Grands-Bois, il avait installé entre l'île et le rocher une nacelle métallique suspendue à un câble, qui, à l'aide de cordes tirées à la main transportait une personne à la fois. C'était le bon temps ! »**



La Petite Île



André de Lavergne - 1918 - 1949  
Coll. Gilbert de Lavergne

Une triste histoire liée à tort à ce caillou est celle d'André de Lavergne qui est tombé à la mer le dimanche 3 mai 1949, et en est mort... En réalité il se trouvait en haut de la falaise qui est en face du caillou ; c'était là qu'il allait pêcher tous les dimanches très tôt le matin. Un ami qui l'accompagnait ce jour-là a, à peine, eu le dos tourné pour ranger quelques affaires dans leur panier de pêche lorsqu'il s'est aperçu de sa disparition. En une fraction de seconde, André a disparu. Son ami auscultant les vagues anxieux,

et ne l'ayant pas repéré, a couru chercher de l'aide. Quelques dizaines de minutes plus tard plusieurs pêcheurs, des habitués du site, étaient sur place. Des intrépides plongent malgré une mer menaçante, cherchent, cherchent, et ne trouvent rien ! Au bout de plusieurs heures, il a fallu se résigner. André avait disparu à jamais ; il n'avait que 31 ans, et cela faisait un an et demi seulement qu'il avait épousé Bella Moy de la Croix (Myriam Ghislaine Zéna, dite Bella). Elle restera veuve le reste de sa vie !

## Dépôt de rhum et moulin à maïs

En 1952, Félix Toussaint Hoarau dit Nami, et son épouse Lucette Laffite construisent sur un terrain juste au-dessus de la Mairie, un petit bâtiment destiné à devenir le dépôt de rhum. Cette boisson est une denrée contrôlée par les services des Contributions Indirectes et sa vente aux distributeurs est cadrée légalement. C'est monsieur Adam, le directeur de l'usine de Grands-Bois qui approvisionne le dépôt de Petite-Île.

Avant la fin du bail de neuf ans, le dépôt déménage un peu plus haut dans un local appartenant à monsieur Macaire. Suit alors un quiproquo juridique entre le propriétaire et le locataire lequel ayant déménagé et laissé le local vide, n'a jamais régularisé le bail. C'est le tribunal de Saint-Pierre qui en fin de comptes rend la petite bâtisse à monsieur Hoarau. Celui-ci en change la vocation, le transformant en 1952, en moulin à maïs, pour le confier à son fils Anatole.

Beaucoup de planteurs n'avaient que des moyens rudimentaires pour moudre les grains ; le vieux moulin fait de deux pierres cylindriques avec un trou au milieu ne venait pas à bout de toute une production, loin de là, et c'est alors que le moulin a pris du service. Avant son installation, des planteurs de Petite-Île devaient aller jusqu'à Saint-Joseph pour moudre leur maïs.

Le modernisme arrivant, des équipements électriques performants et accessibles à un grand nombre ayant fait leur apparition dans le commerce, le moulin à maïs s'est trouvé relégué à l'inaction presque totale. Alors Anatole, en 1979, en a fermé la porte pour la dernière fois. Depuis, le bien ayant été acheté par la mairie, le petit moulin a disparu au profit d'un grand parking pour voitures.

## Le troisième maire

Armand Nativel est un Petit-Îlois de pure souche. Né le 31 janvier 1917 près de la Ravine du Pont, il est le fils d'Abdon Nativel et de Monique Leveneur. Monique est veuve d'un certain monsieur Gonthier lorsqu'elle se marie à Abdon ; elle a déjà un couple d'enfants de son premier mari. Elle en donnera quatre autres à son second : Lucie, Armand, Edmond et Joseph.

Le petit Armand est né en pleine période de guerre et déjà depuis le berceau, il est habitué à la pénurie, au rationnement et à l'utilisation parcimonieuse du peu qu'on a. Il grandit dans les champs de vétiver et de géranium ; il part à l'école pieds nus comme tous les enfants de son époque et très vite le maniement de la pioche n'a plus de secrets pour lui. Il a la chance d'avoir des parents qui ne mesurent pas leurs efforts pour donner de l'instruction à leur progéniture. Armand va au collège à la Rivière Saint-Louis où il est logé chez des membres de la famille. Il atteint le niveau de troisième, ce qui n'était pas très courant chez les jeunes de l'époque.

Lorsque Petite-Île est érigée Commune, Armand a 18 ans. Il assiste aux cérémonies de loin ; le garçon est davantage tourné vers les valeurs de la terre que vers les valeurs de la politique, qu'il ne néglige cependant pas. Le 16 août 1939, à 22 ans, il se marie à Léa Prugnières, sympathique demoiselle d'une famille de voisins. En 1940, naît Pierrette et dix mois plus tard seulement, naît Max ! Suivront

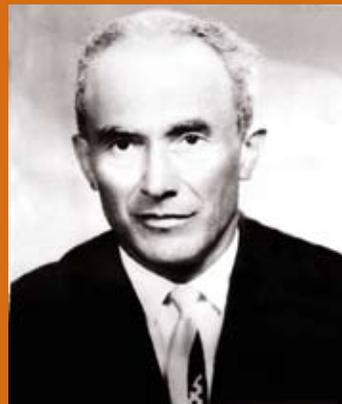
de manière plus espacée dans le temps, Philippe, Jean-Marc, Myrtie et Gisèle.

Durant la seconde guerre, Armand décide de se rendre davantage utile à la société : passer de la terre aux hommes est un exercice naturel chez-lui ; il a le contact facile et un cœur débordant d'humanité. Ainsi, de manière tout à fait volontaire et bénévole, il aide l'administration à distribuer dans tous les foyers les tickets de rationnement. En 1945, ce jeune père de famille est sollicité par des amis pour faire partie de la liste présentée par Carles de Lavergne. Il devient ainsi conseiller municipal.

En 1959, encouragé par de nombreux proches, notamment par son mentor en politique Carles de Lavergne, Armand Nativel présente une liste et la population le portera presque naturellement, au fauteuil de Maire. En 1964, il se passe quelque chose d'exceptionnel dans l'histoire politique de la Réunion, lors des municipales à Petite-Île, Armand n'a pas d'adversaire en face. Il dira à sa fille aînée Pierrette, qu'il appelait affectueusement Cafrine : « à vaincre sans péril, on triomphe sans gloire ». Il faut dire que lors de ce premier mandat, Armand s'est tellement démené en faveur des agriculteurs de sa Commune, notamment en ouvrant des chemins d'accès par ici et par-là, qu'il écope du sympathique surnom « d'Armand bout'chemin ».



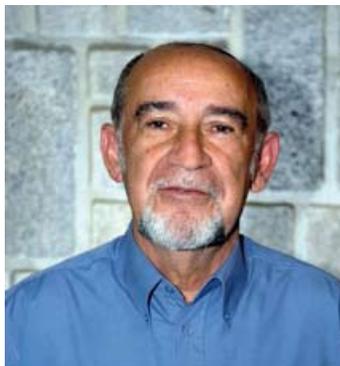
*1er Conseil Municipal d'Armand Nativel - Coll. privée M A Fontaine*



*Armand Nativel - 1970  
Coll. privée Max Nativel*



*Léa Prugnières épouse d'Armand  
Coll. privée Max Nativel*



*Christophe Payet dans les années 80  
Coll. privée Serge Hoarau  
(Musée Varlop-Galèr)*

## Le quatrième maire

---

Christophe Payet est né à Cilaos le 10 janvier 1940. Il devient enseignant à l'Éducation Nationale. Dès 1974, il adhère au parti socialiste et sa carte d'adhésion est signée de la main du secrétaire général du parti à l'époque, qui n'est autre que François Mitterrand. Christophe Payet est l'un des fondateurs de la Fédération Socialiste Réunionnaise.

Le 14 mars 1983, il est élu maire de Petite-Île, et il sera reconduit à ce poste pour trois autres mandats, en 89, en 95 et en 2002. Le 23 mars

1992 il est élu au Conseil Régional de la Réunion. Le 4 avril 1994, il devient élu du Conseil Général et en devient le président. Il garde la présidence durant une seule mandature, jusqu'au 30 mars 1998, mais il reste conseiller général jusqu'au 18 mars 2001.

Monsieur Payet est aussi élu député de la Réunion le 19 juin 2002 ; il siège à l'Assemblée Nationale dans le groupe socialiste, et devient membre de la commission de la culture, jusqu'au 19 juin 2007. Il ne se représente pas une deuxième fois.



*Guito Ramoune - Photo Archives de la  
Mairie de Petite-Île*

## Le cinquième maire

---

L'homme a une apparence très rassurante et agréable, l'attitude réservée, mais derrière cette admirable simplicité se cache un personnage formidable, de grande compétence et d'une capacité de travail sans limites !

Guito Ramoune est né le 2 avril 1969 à Petite-Île, dans une famille de 7 enfants (5 garçons et 2 filles). Son père est Clovis Lucien Ramoune, un homme de la terre depuis de plusieurs générations, tout comme la grande majorité des habitants de la Commune. Alfreda Marie Gracianne est sa mère, enfant du pays elle aussi, une de ces femmes qui a toujours

cumulé les responsabilités de la maison, de la famille tout en donnant un coup de main dans les champs aussi souvent que cela était nécessaire.

Une fois terminées ses études primaires et secondaires à Petite-Île, Guito est d'abord élève du Lycée Roland Garros au Tampon, puis il va à l'Université de Saint-Denis pour parfaire un DEUG en sciences économiques. N'ayant jamais raté une seule année d'études, le jeune homme s'en va vers d'autres horizons, à Toulouse, où durant les années 1990 – 1993, il obtient une Licence et une Maîtrise en Sciences Economiques.

De retour dans son pays, il est appelé à accomplir son service militaire.

Une fois accompli son service national, Guito Ramoune passe un concours et entre au Rectorat de la Réunion en tant que chef de division, où il est le responsable des examens et concours. Père de deux enfants, se rend aussi fréquemment que possible au sein de sa famille à Petite-Île.

Au moment où la politique dans sa ville natale est quelque peu désarçonnée par l'annonce du retrait de Christophe Payet, Guito

Ramoune est sollicité par beaucoup d'amis et de proches, pour se présenter aux élections municipales. Cela lui donne à réfléchir car cela suppose qu'il abandonne le poste qu'il occupe au Rectorat. Il se concerta longuement avec sa famille et avec ses proches, jusqu'à ce qu'il décide de présenter une liste. Ainsi, sa première tentative en politique est couronnée de succès, et depuis, Guito Ramoune et son équipe municipale s'affairent à donner à cette sympathique ville à la campagne, les meilleures conditions de développement et de progrès.

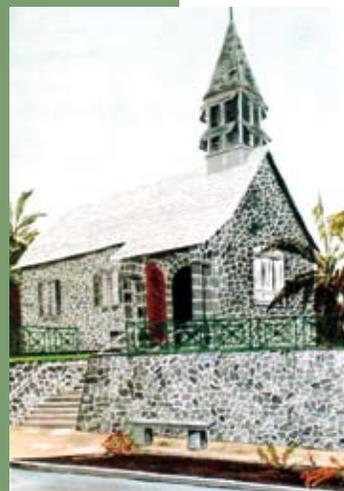
1935-2010  
75  
ans

## La chapelle des 300 hommes ?

Gaston Ethève est un grand beau jeune homme blond aux yeux bleus, travailleur ; il est la fierté de ses parents Jacob et Alexine. Voilà que dans les contrées ardues de Petite-Île, il fait la connaissance de Fanny, Fanny Payet, fille de monsieur Alexandre Payet, l'adjoint à la mairie annexe du village. Fanny vit avec ses sœurs Adèle, Lucile et Valentine dans la grande maison de Manapany, toute proche de l'Usine du bord de la ravine. Son frère Henry, 16 ans, le seul garçon de la famille, ne vient à la maison que de temps en temps, car il est pensionnaire au Lycée de Saint-Denis. Lorsque Gaston passe non loin de la résidence de l'élue de son cœur, il se cantonne à rencontrer Fanny derrière la haie de bambous, car madame Marie Payet n'accepterait jamais que sa fille parle à un modeste agriculteur sans beaucoup

de ressources. Ah, le fossé qui sépare les gens pauvres des gens riches ! Il existe aussi dans ces terres sudistes ; et dans un pays aussi vallonné que Petite-Île, le fossé semble encore plus profond qu'ailleurs.

Ces deux-là s'aiment vraiment, et l'on n'imagine pas le bonheur qui se dégage de ces rencontres fortuites à l'ombre du bosquet de Manapany. Gaston est sincère ; il parle à ses parents de son amour pour Fanny, et les vieux sont quelque peu confus par la situation. Ils savent très bien que leur fils n'a pas la même vision de la société qu'eux. L'amour rend aveugle, paraît-il. Malgré tout, ils sentent qu'ils ont le devoir de rendre visite aux parents de la fille pour la demander en mariage, au nom de leur fils. C'étaient les usages en ces temps reculés ! Voilà donc venu



*Chapelle de Manapany par Georges  
Jeuneau - Coll. privée Ch Payet*



Alexandre et Marie Payet en 1900  
Manapany Coll. Ch Payet

un dimanche après la messe, après le repas de midi : Jacob et Alexine prennent leur cheval amaigri et descendent jusqu'à la belle demeure des Payet, au bord du chemin.

### « *Na do moun ?* »

Il a fallu se reprendre à deux ou trois reprises pour qu'enfin madame Marie leur vienne ouvrir le grand portail. Hélas, monsieur Alexandre n'est pas là. Madame Marie est étonnée de les voir arriver ainsi à l'improviste ; cela ne se fait pas entre gens de la bonne société. Les filles se sont cachées à l'étage pendant que la maman reçoit les visiteurs. Gaston est absent, respectant la vieille tradition.

Jacob et Alexine ne savent pas comment s'y prendre : Jacob se racle la gorge, parle du soleil, de la pluie, du maïs qui sèche, et sa femme ne cesse de hocher la tête manifestant sa totale approbation. Marie Payet est davantage étonnée : « *Mais, que veulent-ils en fin de compte ?* » Et c'est là-dessus que Jacob se lâche et dit franchement : « *Madame Payet, nous sommes venus ici demander la main de votre fille Fanny, pour la marier à notre fils Gaston* »

Ah voilà la fameuse affaire ! Marie feint la surprise et s'esquive admirablement disant que pour un tel sujet, pour une telle réponse, il faut absolument l'avis de son mari qui « malheureusement » est absent. Le couple Ethève avale sa salive, s'excuse platement et se

retire sur la pointe des pieds. Dès que le portail se referme, la guerre est déclarée dans la belle maison : Fanny subit toute la rage de la dame de Manapany !

Le soir, lorsque monsieur Alexandre est de retour à la maison, Fanny se pend à son cou et éclate en sanglots. Elle lui raconte ce qui s'est passé dans l'après-midi. Et là, surprenant tout le monde et faisant valoir son autorité pour une fois, il lui dit : « *Ma fille, je te marierai !* »

Et Jacob a marié Fanny : ils vécurent heureux ! Tel n'a pas été le cas des trois autres filles qui n'ont pas « trouvé chaussure à leur pied », à cause de l'intransigeance des parents (ou de Mme Marie) sans doute qui ne pouvait tolérer une autre mésalliance. Toutes ont coiffé Sainte Catherine, et sont restées vieilles filles.

En 1914, tout comme d'autres jeunes gens de Petite-Île, Henry, le seul garçon des Payet a été appelé pour partir à la guerre. C'est la désolation dans la grande maison : des prières résonnent dans toutes les pièces ; pourvu que Dieu intervienne en leur faveur... Les trois filles ont alors décidé de construire une chapelle juste en face de leur maison, pour demander dans de meilleures conditions la protection divine pour leur frère Henry, et pour tous les Réunionnais partis vers les tranchées de Verdun. De là, l'appellation de « chapelle des trois sans homme », et non « des 300 hommes ». Henry reviendra sain et sauf.



Yvone - Lucile - Maxime - Valentine et  
Adèle Payet - Coll. Ch Payet

1935-2010  
**75**  
ans

## Le capitaine Joseph Suacot

Joseph Suacot est né à Petite Île, en Île de La Réunion, le 25 septembre 1919. Issu d'une modeste famille d'agriculteurs analphabètes, depuis tout petit il manifeste le désir de réussir sa vie au mieux possible. Son père Adolphe et sa mère Marie Estellie (Tobos) vantaient leur garçon qui a toujours été sérieux dans le travail et dans tout ce qu'il entreprenait. Le jeune homme devient instituteur à l'âge de 18 ans. Il enseigne d'abord dans les Hauts de Saint-Paul, au Guillaume, puis à Saint-Joseph avant de s'engager dans l'armée en 1939, alors que la guerre devenait imminente.

A Paris, le 12 juin 1939, il revêt fièrement l'uniforme du 21ème Régiment d'Infanterie Coloniale où il fait ses premières classes (Le RIC deviendra RIMA). Lors de l'offensive allemande du 10 mai 1940, Joseph Suacot est caporal chef au 4ème RIC ; engagé le 1er juin devant Noyon, ce corps livre de très durs combats sur l'Oise et subit des pertes considérables. Le lendemain, le caporal obtiendra sa première citation (Croix de Guerre), le 11 juin 1940, à Rozières en Santerre au Sud Est de Soyécourt, tout près des lieux où le 22ème RIC s'était vaillamment battu en 1916. Ensuite, il séjourne au Sénégal, puis au Maroc où il est nommé Aspirant. Après l'armistice, en octobre 1945, il rejoint de nouveau le 22ème RIC. Affecté à la 8ème Compagnie il est instructeur du peloton d'élèves caporaux à Costebelle. A cette occasion il se révèle être un instructeur hors pair, et il marque profondément ses élèves.



*Adolphe et Marie Estellie (Tobos) Suacot Coll. AAC de Petite-Île*



*Costebelle - Hyères - 11 novembre  
1945 - Souaco - Coll. AAC de Petite-Île*



*Le gendarme Leboeuf, Mme Suaco, la  
petite Jeanne et Joseph Suaco - AACPI*



*Le Capitaine Suaco et son épouse - 1954  
AACPI*

Dans le conflit qui se pérennise en Indochine, la France a besoin de cadres supérieurs, l'armée est à la recherche de meneurs d'hommes, d'officiers qui réunissent dans leur caractère l'audace, la perspicace et la persuasion. Suacot est l'un de ceux-là. Il s'embarque à Marseille à bord du « Monarque of Bermuda » et arrive au Viêt Nam le 14 février 1946. C'est en ces terres d'Indochine qu'il comptabilisera au total 10 citations dont 4 avec palmes, il aura la Légion d'Honneur ainsi que la Croix de Guerre TOE (Théâtre d'Opérations Extérieures).

A Long Thanh, lors d'une des soirées organisées pour apporter un peu de gaieté dans ce pays en guerre, le bel homme mince, brun, longiligne et extrêmement élégant, fait connaissance de Truong Thi Xuiên, l'une de ces asiatiques dont le charme envoûtant on fait succomber de nombreux soldats français à cette époque-là. De cette union, le 10 juillet 1951 né à Long Thanh, province de Biên Hoà, la petite Jeanne Suacot. Le 3 août suivant, le père se rend à l'office de l'état civil européen pour reconnaître l'enfant et faire établir son acte de naissance.

D'après les souvenirs de Claude Prunier, ancien garde républicain affecté en février 1953 au détachement des plantations d'Hévéas de Long Thanh, au Viêt-Nam, le capitaine Joseph Suacot était un homme d'agréable compagnie, intelligent, cultivé, pragmatique et très accessible à tous. A ce moment-là Prunier l'ignore, mais, il sera le compagnon privilégié de ce militaire hors normes durant les quinze derniers mois de sa vie.

« **Quel grand soldat !** », dira-t-il dans un émouvant courrier envoyé plus d'un demi siècle plus tard à un vieux copain d'armée, Gilbert Pavot. Sans démériter les autres, le compliment est franc, sincère et spontané : « **...les officiers de son envergure étaient extrêmement rares à l'époque** ». Suacot connaissait parfaitement son secteur, les pistes et les caches des Viêts qui l'avaient surnommé la Panthère Noire. Sans doute, l'ennemi avait de nombreuses raisons pour le nommer ainsi. « **Il n'envoyait jamais ses hommes au casse pipe** », dira Prunier dans son langage militaire, lors des fréquentes opérations risquées, il tenait toujours à être devant.

Selon les souvenirs du colonel Rives, le 20 avril 1947, à Xon Loc, il dégage une unité amie encerclée et, peu après, au cours d'une opération de nuit, dans la région de Rach Dong, il est soumis à un feu intense de l'ennemi alors qu'il traverse le fleuve Dong-naï. Son embarcation ayant chavirée, sous les balles des Viêts il sauve plusieurs tirailleurs qui se noyaient. Après avoir réussi à regagner la rive, il contre-attaque et anéanti la troupe adverse. Bel exemple de courage et de sang froid !

Le 20 octobre suivant, il attaque un campement viêt-minh où il neutralise l'ennemi et récupère un important stock d'armes. Lassé des coups portés par ce diable de Français, les Viêts cherchent à l'éliminer. Le 19 décembre 1947, ils attaquent son convoi entre Bien Hoa et Honai, Suacot et sa troupe ripostent immédiatement, le chef des assaillants est tué et sa bande, désorientée, part de manière désordonnée

se cacher dans les forêts environnantes. Les hommes de Suacot s'emparent à l'occasion d'un pistolet mitrailleur. Son sens du terrain et ses qualités guerrières deviennent légendaires au sein du régiment.

Le 29 octobre 1948, étant chef de poste à Tran Bon, il aperçoit que des camions de la Société de plantations forestières de Bien Hoa sont tombés dans une embuscade. Il part sur le champ avec la 11ème compagnie, il dégage les véhicules prisonniers et entame la poursuite de la bande rebelle.

Le 29 décembre, marchant à la tête du III/22ème RIC dans la région de Nui Chua, il accroche l'ennemi qu'il a habilement surpris. Il engage aussitôt un combat au corps à corps dans la nuit et s'empare de plusieurs armes. Il est alors noté comme « un commandant de quartier animé d'un haut esprit de devoir et d'un halant remarquable ! »

En 1950, après un congé de fin de campagne bien mérité, le capitaine Suacot, qui a été nommé à ce grade à titre exceptionnel, est affecté à la 4ème Cie du I/22ème RIC. Il succède au lieutenant Chevalier dans le quartier de Long Thanh. Le nouveau commandant porte de coups très durs aux rebelles, en peu de temps il leur enlève un fusil mitrailleur, 13 armes individuelles et capture une centaine d'hommes. Le 28 mars 1951, dans un raid très audacieux monté avec ses propres moyens, il sème la désolation dans les rangs ennemis sur le Rach Veng Can. En même temps il rallie de nombreux habitants qui viennent se mettre



Fille de Suaco - AACPI



Capitaine Suaco et ses médailles 1954 AACPI

sous sa protection en lui fournissant des précieux renseignements.

L'officier était fier de ses origines créoles, il disait souvent à ses élèves qu'il avait dans ses veines du sang d'esclave. L'île de la Réunion et ses camarades réunionnais étaient très importants pour lui, les deux Serges, Lin et Lauret, le gendarme Louis Lebœuf et le lieutenant Ferrand étaient ses frères créoles, ils les considéraient vraiment comme des frères.

Long Thanh était sur la route Coloniale 15 à l'époque, entre Bien-Hoa au Nord, Baria, et le Cap Saint-Jacques au Sud. C'était la forêt dense



*Suaco dans le maquis - AACPI*



*Serge Lin, Joseph Suaco et Serge Lauret - AACPI*

dans ces parages-là, et à l'Ouest, il y avait des rizières plus au moins larges qui allaient jusqu'au fleuve Dong-Naï coulant du Nord vers le Sud. Dans ces temps reculés, cette fameuse RC 15 était coupée entre Long-Thanh et Baria sur environ 30 km, région où terraient de nombreux Viet Minh.

Le 6 septembre 1951, dans la région de Phuoc Thaï, il anéanti « avec un mépris total du danger et les plus belles qualités de chef » une unité viêt-minh.

Le 12 février 1952, événement tout à fait inhabituel au sein des TFEO (Troupes Françaises d'Extrême Orient), la 4<sup>ème</sup> Cie tout entière est citée à l'ordre de l'armée ! En 3 ans, elle a récupérée 83 armes, détruit 603 jonques ou sampans, 137 camps ou cantonnements et 4 ateliers d'armement. « Il n'a obtenu ces résultats qu'au prix de sacrifices librement consentis au service de l'Union française ».

L'opération Jura qui a débuté en 1953 consistait pour l'essentiel à la sécurisation et à la réouverture des routes du secteur, notamment celles menant à Saïgon. Toutes ces opérations étaient minutieusement revues et corrigées par le capitaine Suacot ; l'ennemi était rusé, traître et extrêmement dangereux. Le capitaine créole commandait une demi douzaine de bataillons implantés sur les voies et les pistes dans la zone comprise entre la RC 15 et Dong Nai.

**« Et il a fallu cette journée du 11 mai 1954 ! »**

Prunier est allé voir Suacot le mardi 11 à 9 heures du matin, comme convenu. Dès son



*Officiels lors des funérailles de Suaco - AACPI*

arrivée au PC il est informé que le capitaine, ayant appris dans la nuit qu'une compagnie Viêt descendait la piste Nord Sud à l'Est de Long Thanh, était parti pour les intercepter vers Hat Dick, lieu-dit situé à environ à 25 km de là, à vol d'oiseau.

Vers 13h, Suacot et ses hommes rattrapent les Viêts et donnent l'assaut. Poursuivant l'un d'eux, un deuxième qui se trouvait de l'autre côté d'un ruisseau fait feu et touche le capitaine dans la région du foie. Il met genou à terre. D'après le souvenir des militaires témoins de l'accident, il a immédiatement compris que c'était très grave, il se savait condamné. Aucune clairière dans les forêts environnantes, impossible donc à un hélicoptère de venir lui porter secours. Joseph Suacot est mort vers 17h sur le brancard que ses hommes portaient. Le soir au PC, il était là sur son lit de mort avec



*Funérailles de Suacot - AACPI*

sa tenue blanche et son visage paisible, se souvient ému Claude Prunier.

Le capitaine Suacot a été enterré deux jours plus tard, le 13 mai 1954, dans la tombe n° 259 du modeste cimetière de Bien Hoa. On n'avait jamais vu autant d'officiers supérieurs dans un enterrement ! La cérémonie était empreinte d'une très grande émotion, en présence de sa jeune épouse vietnamienne, inconsolable, et du regard innocent et perdu de leur petite Jeanne, presque trois ans. Lorsqu'un homme de cette trempe s'en va, c'est tout un bataillon qui se trouve orphelin ; il est très difficile de reprendre les obligations quotidiennes, même les pistes arpentées mille fois, les soldats avaient du mal à retrouver.

Lorsque ses soldats, bien d'années plus tard, se souviennent de lui, des phrases émouvantes



*Suaco, son épouse et des pilotes 1951 - AACPI*



*Gilbert Pavot, compagnon de Suaco  
AACPI*

leur viennent à l'esprit : **« il était intéressant à écouter » « il m'a appris à reconnaître dans le ciel la croix du sud » « il était fier de ses ancêtres Cafres » « il faisait des rêves prémonitoires » « pour le congé qu'il devait prendre, il rêvait d'aller boire l'eau fraîche dans les torrents réunionnais »** Un jour, se souvenait l'un d'eux, il a remis une médaille à l'aviateur civil Chaucheprat, récompensé pour l'avoir aidé à repousser une attaque Viet Minh en grenadant par avion les Bo-Doï qui encerclaient l'une de

ses unités. C'est le gendarme Luis Lebœuf qui passait les grenades au pilote.

C'est en fin 1957 que sa dépouille est arrivée à la base militaire de Gillot, puis, lors d'une première cérémonie, le cercueil a été installé dans un camion (Hosskich) de l'armée de terre (53ème BCS), et c'est le soldat Christian Pothin qui l'a conduit sous escorte, vers Petite Île. Cela n'a pas été simple d'arriver jusqu'au cimetière, en haut du Piton Calvaire, le chemin n'étant pas aménagé pour ce genre de véhicule, mais, au bout de plusieurs manœuvres, l'opération a été réussie. Une foule d'autorités militaires, civiles et religieuses étaient présentes, et ce retour au pays du capitaine Suacot, a été célébré avec beaucoup d'émotion. Hélas, au bout de quelques années, sa tombe ainsi que celle de ses parents juste à côté, n'était plus visitée et elle est restée pendant longtemps en friche, presque oubliée !

Le 11 novembre 2002, à l'instigation de Gilbert Pavot et de l'amicale des anciens du 22ème de Marine, ses restes sont transférés dans une autre tombe, digne d'un officier hors pair comme Joseph Suacot l'a été.

Le dynamique président de l'Amicale des ex combattants de Petite Île, Abdelkader Nouffel

## Le musée Varlop-Galère

La Petite-Île a son musée ! Serge Gabriel Hoarau est né à Petite-Île le 5 décembre 1952, il fait une partie de ses études dans la Commune puis les poursuit au Port, pour les finir à la Montagne à Saint-Denis. Déjà adolescent, Serge s'intéresse aux différents appareils de radio et aux tourne-disques divers qui apparaissent dans le commerce. Tout en s'adonnant à ce hobby, il devient aussi collectionneur de timbres et des pièces de monnaie. Au moment de partir à l'armée, en 1971, tout naturellement il s'achemine vers la spécialisation des transmissions. Ce sera d'abord Tananarive, puis Montélimar, Evreux et enfin, Nancy.

C'est à Nancy qu'il fait connaissance de Françoise Mullet, se marie avec elle et revient s'installer à la Réunion, dans sa ville natale, en 1988. À ce moment-là, Serge détient déjà de nombreux objets, et il a l'idée de créer un petit musée, qui devient réalité à partir de 1995. Des amis se proposent de l'enrichir avec d'autres vieux objets et vieux documents, récipients, machines, appareils, livres, manuels, cartes postales, etc. Serge range son trésor dans un ordre scientifique, par thèmes et disposé de manière à ce que le visiteur suive une progression logique.

Amoureux des plantes et des huiles essentielles, ce qui est une qualité de



Musée Varlop-Galère  
[www.varlop-galer.com](http://www.varlop-galer.com)

naissance chez un Petit-Îlois, Serge organise à l'extérieur de son musée un jardin exotique, avec des essences endémiques, et dans une section intérieure un atelier de fabrication de parfum. On peut fabriquer son propre parfum lors d'une visite !

Pourquoi Musée Varlop-Galère ? Par rapport à l'originalité des mots qui s'interpellent d'eux-mêmes, et aussi par rapport à leur présence pratiquement dans tous les ateliers de Bourbon dès le début de sa colonisation. Ce sont des outils de charpentier de marine, et ce sont eux les premiers bâtisseurs de notre société ultramarine.



Serge Hoarau



Le maire Guito Ramoune et l'ensemble de son Conseil Municipal ont bien voulu offrir comme cadeau d'anniversaire à la population, mais aussi comme un vibrant hommage rendu à celles et à ceux qui ont bâti la Petite-île d'aujourd'hui, un résumé de son histoire.

Visitant ses auteurs, nous avons serré les mains endurcies des agriculteurs lors de poignées franches et amicales ; nous avons été accueillis par les sourires spontanés et heureux des femmes qui ont toujours été là où il le fallait, quand il le fallait. Les souvenirs les plus lointains sont revenus ; les boîtes de bonbon anglais rangées au-dessus de l'armoire, enfermant des lettres, des cartes postales et des petits objets presque oubliés ont été ouvertes ; les vieux albums de photos ont été dépoussiérés et c'est ainsi que jour après jour, mot après mot, une petite partie de la vie de chacun s'est recomposée, pour notre plus grand plaisir.

Feuilletant les pages de son histoire, nous avons senti l'odeur de la terre, l'arôme de ses essences et le goût de ses fruits. L'histoire de la Petite-île dans l'histoire de La Réunion, est comme une pincée de condiment qui tombe à point nommé et qui relève admirablement sa saveur. La nature n'a pas dressé par hasard, sur son littoral sauvage, ce caillou singulier aux formes de gousse d'ail !



1935-2010  
**75**  
ans  
Vila de Fello-la

**1935 - 2010, 75 ans d'histoire.**